



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

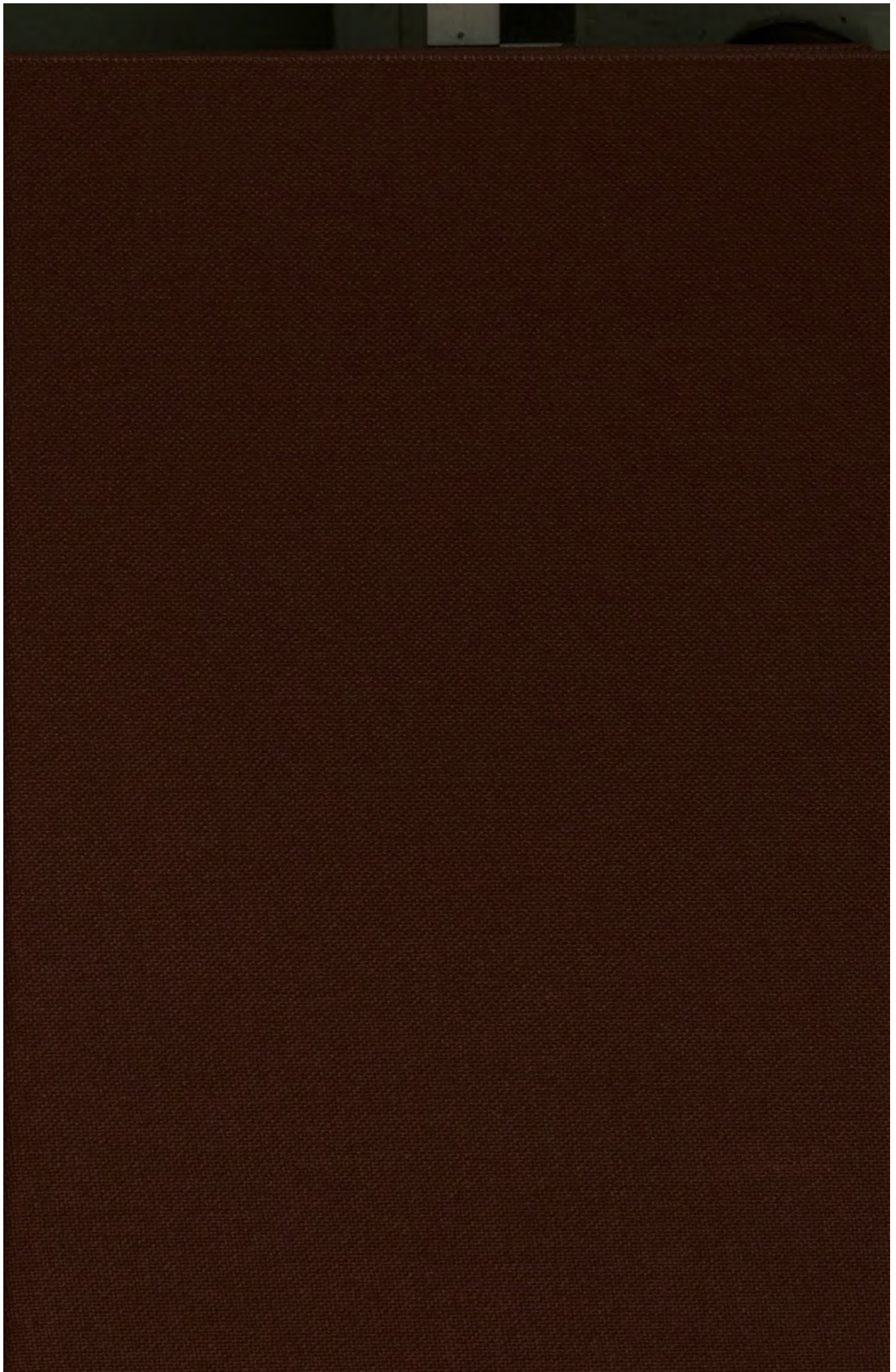
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

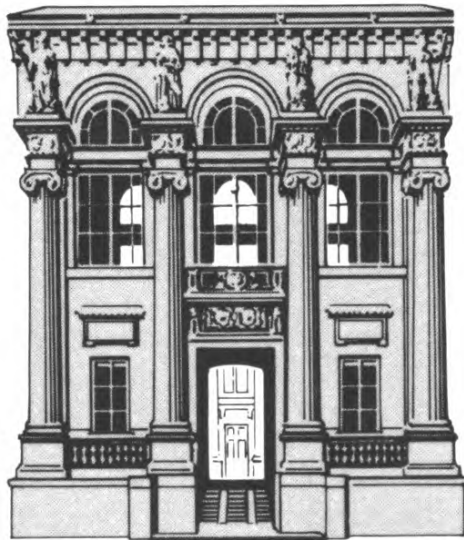
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

I/J. 8873. A2

ŒUVRES

DE

JEAN MORÉAS



ŒUVRES

DE

JEAN MORÉAS

II

LES STANCES — IPHIGÉNIE



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMXXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ :

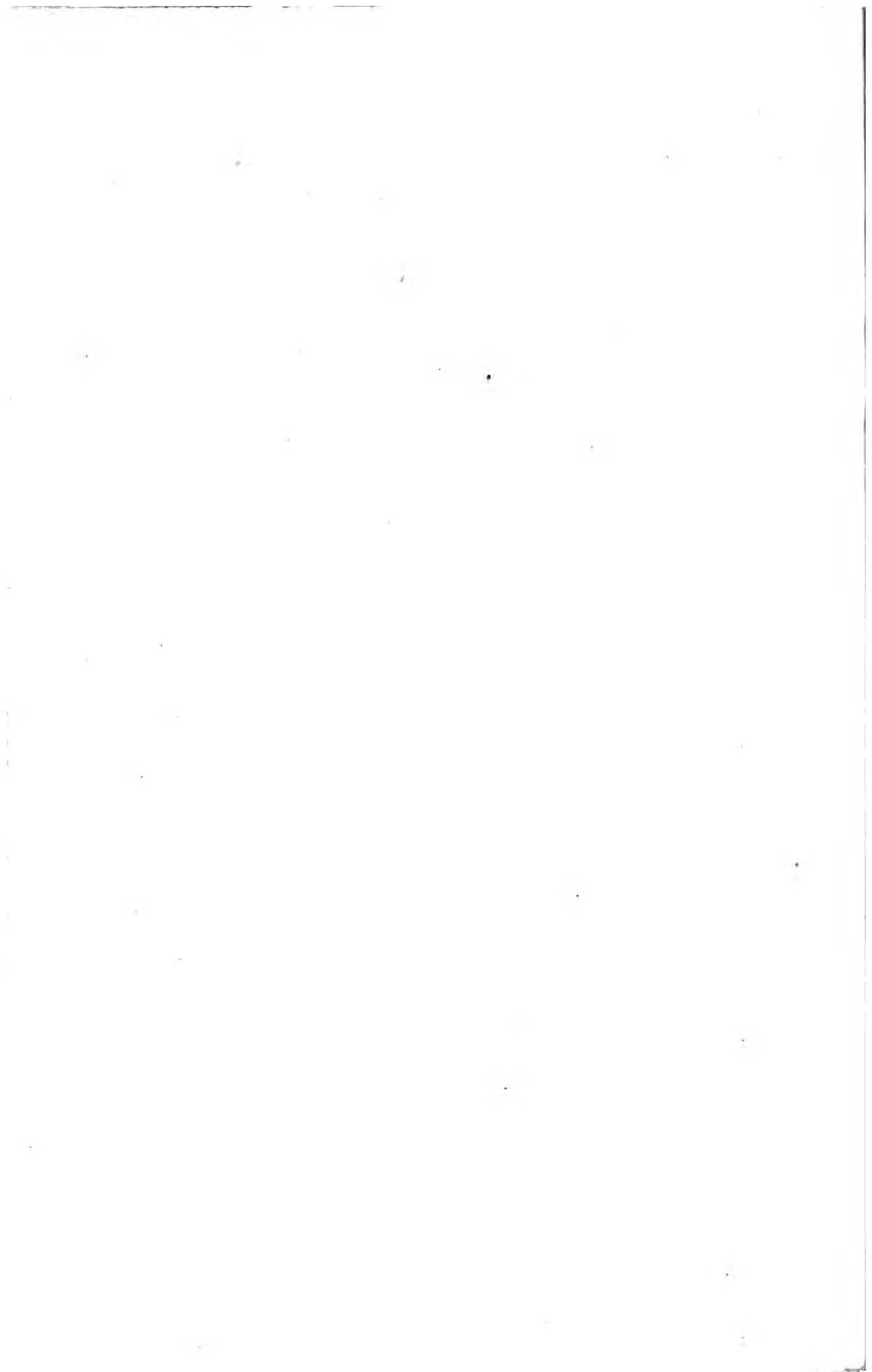
39 exemplaires sur vergé d'Arches
numérotés à la presse de 1 à 39.

175 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma
numérotés de 40 à 214.

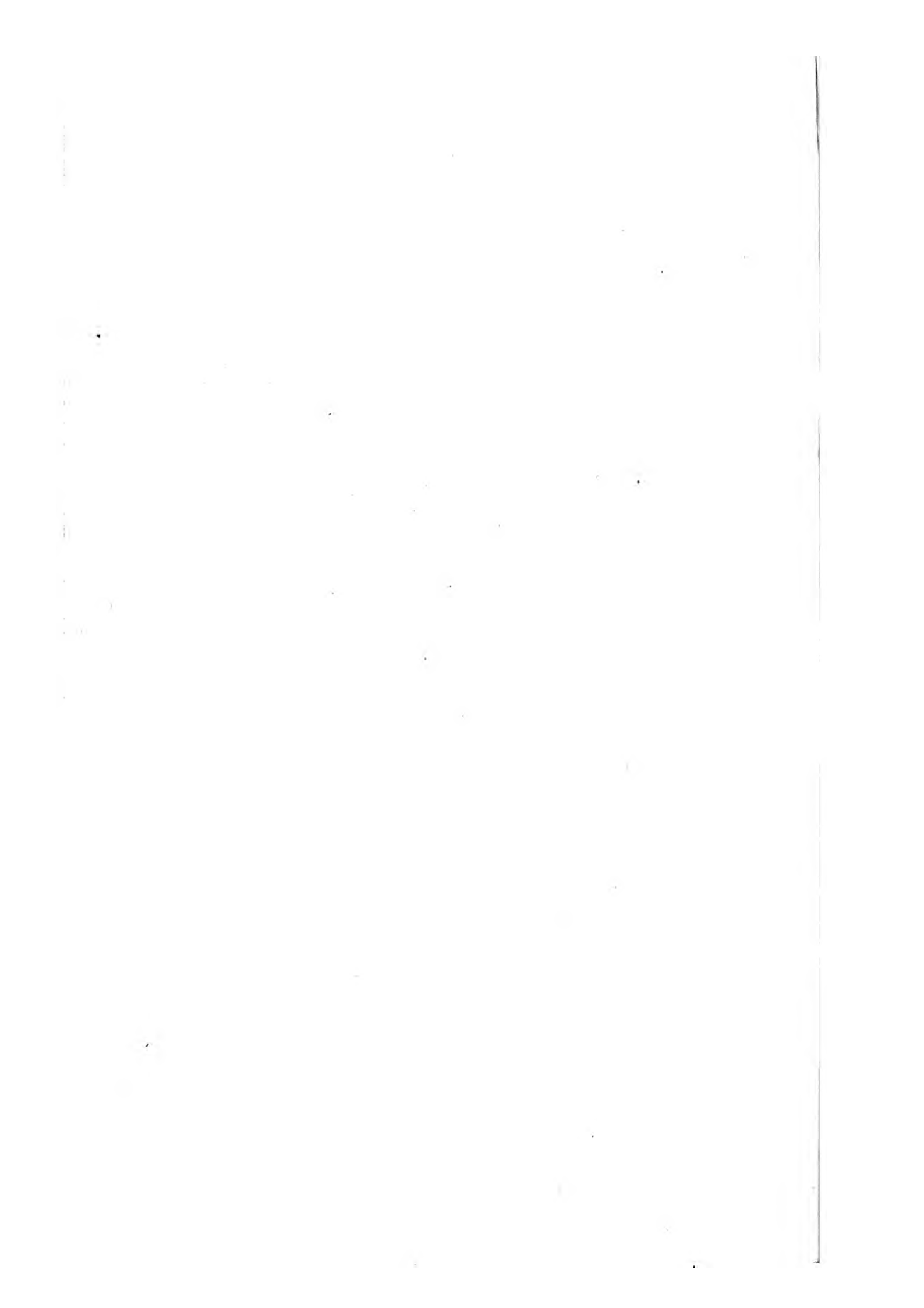


Tous droits réservés

LES STANCES



LE PREMIER LIVRE DES STANCES



I

Le grain de blé nourrit et l'homme et les corbeaux,
L'arbre palladien produit la douce olive,
Et le triste cyprès, debout sur les tombeaux,
Balance vainement une cime plaintive.

Hélas ! n'as-tu point vu ta plus chère amitié
Étaler à tes yeux la face du vulgaire ?
Tu ne sais pas languir et souffrir à moitié :
Quand tu reprends ton cœur, c'est qu'il n'en reste guère.

Que ce soit dans la ville ou près des flots amers,
Au fond de la forêt ou sur le mont sinistre,
Va, pars et meurs tout seul en récitant des vers :
Ce sont troupeaux encor les cygnes du Caystre.

II

Mélancolique mer que je ne connais pas,
Tu vas m'envelopper dans ta brume légère;
Sur ton sable mouillé je marquerai mes pas,
Et j'oublierai soudain et la ville et la terre.

O mer, ô tristes flots, saurez-vous, dans vos bruits
Qui viendront expirer sur les sables sauvages,
Bercer jusqu'à la mort mon cœur, et ses ennuis
Qui ne se plaisent plus qu'aux beautés des naufrages ?

III

Eh quoi ! peut-être aussi c'était mon naturel :
Je fus doux, étant dur, et rieur, étant sombre ;
Je voulus faire un dieu de tout ce temporel,
Et je traîne après moi des fantômes sans nombre.

L'homme mortel succombe et le sort est vainqueur.
Apollon, dieu cruel, ennemi de ta race,
Si tu m'as fait saigner tout le sang de mon cœur,
Ce que tu châtais, c'était ta propre audace.

IV

Je songe à ce village assis au bord des bois,
Aux bois silencieux que novembre dépouille,
Aux studieuses nuits, — et près du feu je vois
Une vieille accroupie et filant sa quenouille.

Toi que j'ai rencontrée à tous les carrefours
Où tu guidais mes pas, mélancolique et tendre,
Lune, je te verrai te mirant dans le cours
D'une belle rivière et qui commence à prendre.

V

Tu crains de confesser tes imperfections;
Tu pleures, pauvre sot, sur ta force perdue.
Je veux dix fois le jour haïr mes actions
En couronnant de fleurs ma tête entrechenue.

|| Muse, pour tes vrais fils aujourd'hui c'est demain !
Mais si leur cœur descend au niveau de la foule,
Ce bon vin plein d'ardeur qu'ils buvaient dans ta main
Tourne comme du lait et comme une eau s'écoule.

VI

Tantôt semblable à l'onde et tantôt monstre ou tel
L'infatigable feu, ce vieux pasteur étrange
(Ainsi que nous l'apprend un ouvrage immortel)
Se muait. Comme lui, plus qu'à mon tour, je change.

Car je hais avant tout le stupide indiscret,
Car le seul juste point est un jeu de balance,
Qu'enfin dans mon esprit je conserve un secret
Qui remplirait d'effroi l'humaine nonchalance.

VII

O mon esprit en feu, que vous me décevez !
Comment de pauvres yeux sauraient-ils vous atteindre ?
J'ai vu ces sables blancs et ces rochers crevés,
Retraite désirée : ils ne sont point à peindre.

Mais qu'il se trouve ailleurs un ciel aérien
Où des caps sourcilleux lèvent un front superbe,
Quoi ! mon esprit, pour vous le plus rare n'est rien :
C'est la même beauté que vous mangez en herbe.

VIII

Les roses que j'aimais s'effeuillent chaque jour;
Toute saison n'est pas aux blondes pousses neuves;
Le zéphyr a soufflé trop longtemps; c'est le tour
Du cruel aquilon qui condense les fleuves.

Vous faut-il, Allégresse, enfler ainsi la voix,
Et ne savez-vous point que c'est grande folie,
Quand vous venez sans cause agacer sous mes doigts
Une corde vouée à la Mélancolie ?

IX

Calliope, Erato, filles de Jupiter,
Je vous invoque ici sur la harpe sonore;
Je le faisais enfant, et bientôt mon hiver
Passera mon automne et mon printemps encore.

Quelle bizarre Parque au cœur capricieux
Veut que le sort me flatte au moment qu'il me brave ?
Les maux les plus ingrats me sont présents des dieux,
Je trouve dans ma cendre un goût de miel suave.

X

J'ai choisi cette rose au fond d'un vieux panier
Que portait par la rue une marchande rousse;
Ses pétales sont beaux du premier au dernier,
Sa pourpre vigoureuse en même temps est douce.

Vraiment d'une autre rose elle diffère moins
Que la lanterne fait d'une vessie enflée :
A ne s'y pas tromper qu'un sot mette ses soins,
Mais la perfection est chose plus celée.

XI

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites point : elle est malheur sans fin;
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux;
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve. |

XII

Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux;
Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même.
Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux;
Sans récolter jamais je laboure et je sème.

Je ne me plaindrai pas : qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure !
Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure ?

XIII

Rompant soudain le deuil de ces jours pluvieux,
Sur les grands marronniers qui perdent leur couronne,
Sur l'eau, sur le tardif parterre et dans mes yeux
Tu verses ta douceur, pâle soleil d'automne.

Soleil, que nous veux-tu ? Laisse tomber la fleur !
Que la feuille pourrisse et que le vent l'emporte !
Laisse l'eau s'assombrir, laisse-moi ma douleur
Qui nourrit ma pensée et me fait l'âme forte.

XIV

Ce que ma fantaisie a ce soir entrepris
Ressemble à quelque essaim aux vibrantes antennes.
Bien que la lune manque à ce ciel de Paris,
La merveille du monde après celui d'Athènes,

Muse, que sur mon front tu te viennes pencher
En me montrant tes yeux qui sont mon plus doux charme,
Je saisirai la lyre à l'instar de l'archer
Qui marche sur les morts tout en bandant son arme.

XV

{ Paris, je te ressemble : un instant le soleil
} Brille dans ton ciel bleu, puis soudain c'est la brume;
Au veuf septentrion si tu te fais pareil,
Tu passes les pays que le zéphyr parfume.

Triste jusqu'à la mort, en même temps joyeux,
Tout m'est concours heureux et sinistre présage;
Sans cause l'allégresse a pleuré dans mes yeux,
Et le sombre destin sourit sur mon visage.

XVI

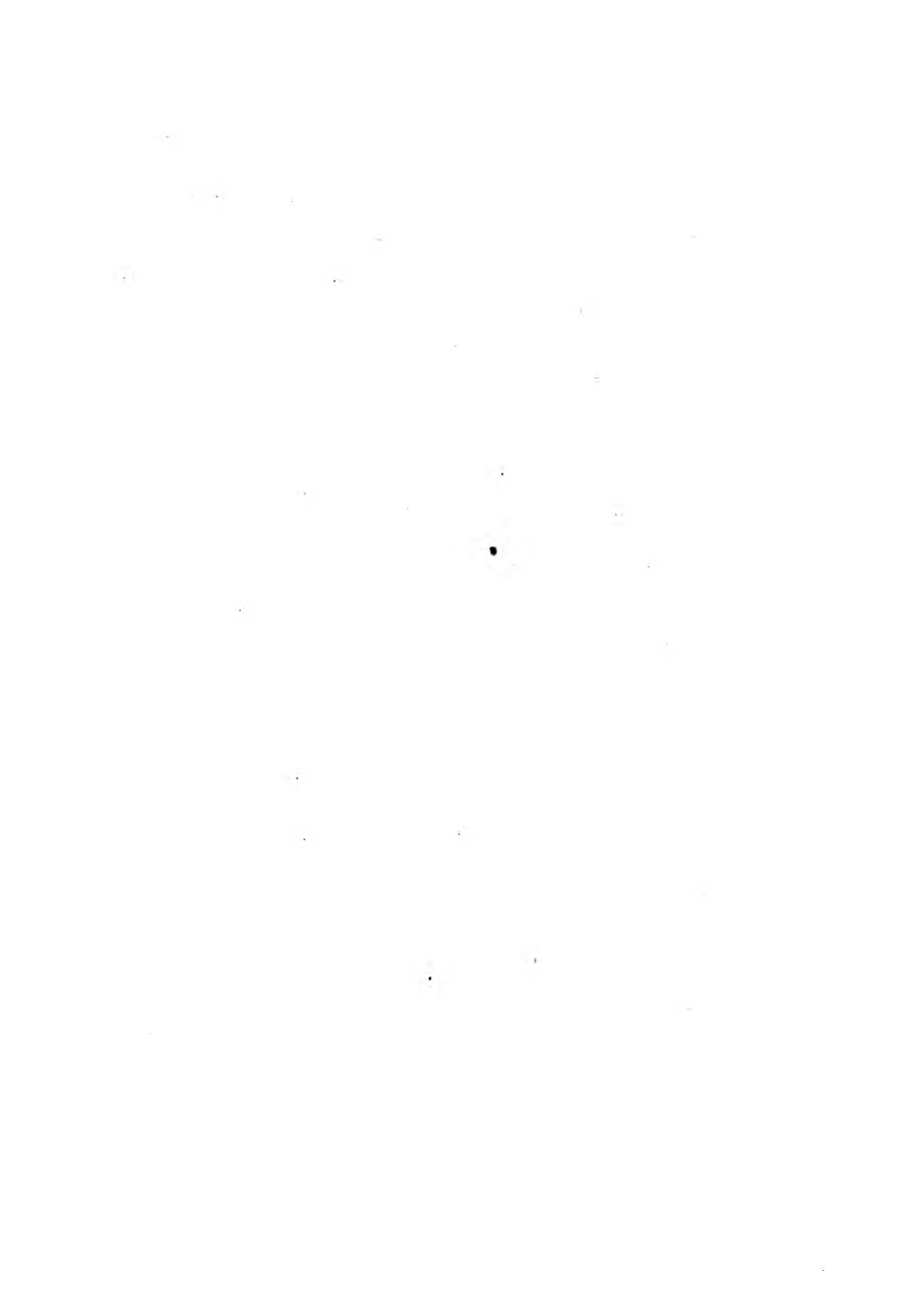
Je songe aux ciels marins, à leurs couchants si doux,
A l'écumante horreur d'une mer démontée,
Au pêcheur dans sa barque, aux crabes dans leurs trous,
A Néère aux yeux bleus, à Glaucus, à Protée.

Je songe au vagabond supputant son chemin,
Au vieillard sur le seuil de la cabane ancienne,
Au bûcheron courbé, sa cognée à la main,
A la ville, à ses bruits, à mon âme, à sa peine.

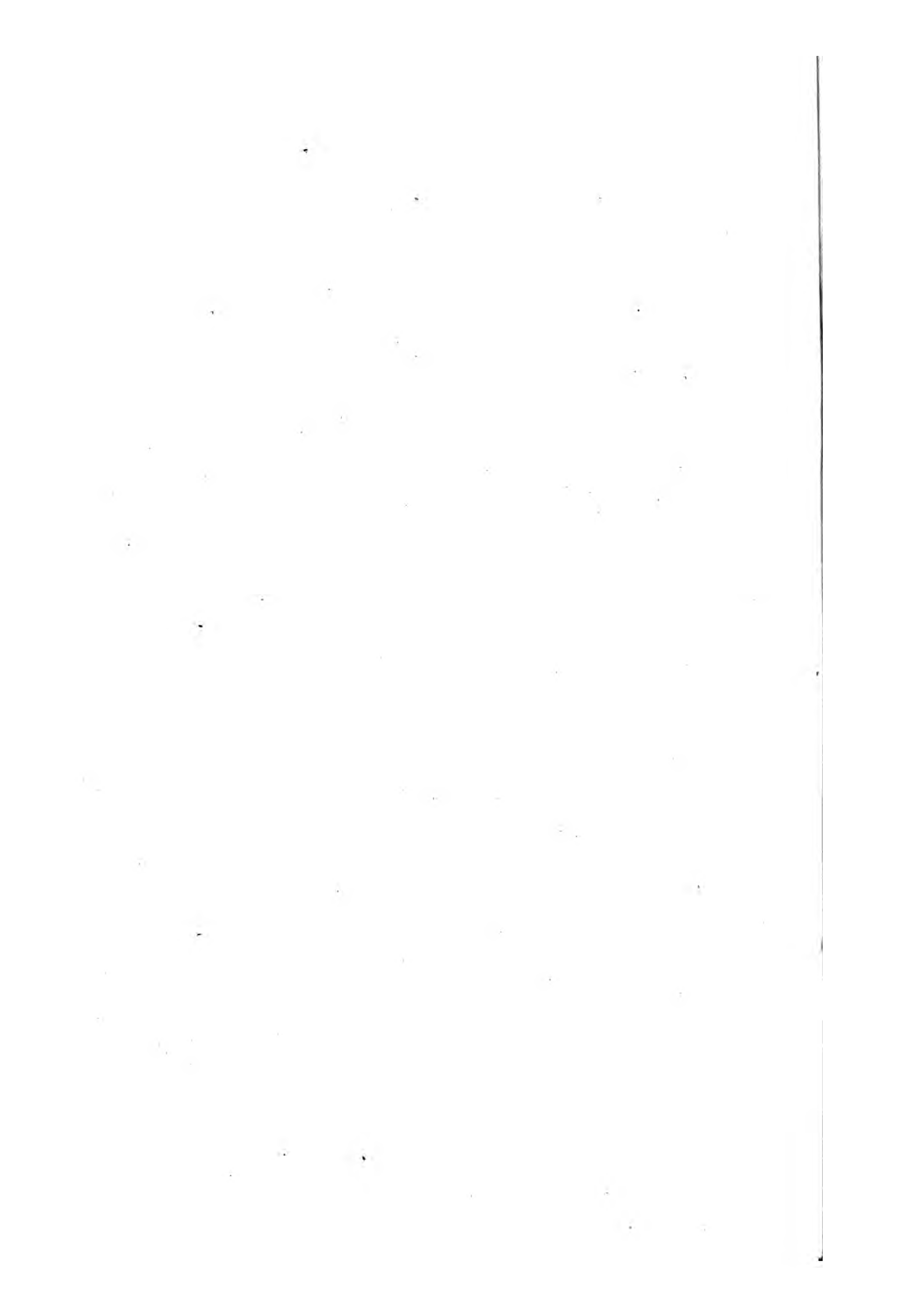
XVII

Adieu, la vapeur siffle, on active le feu ;
Dans la nuit le train passe ou c'est l'ancre qu'on lève ;
Qu'importe ! on vient, on part ; le flot soupire : adieu !
Qu'il arrive du large ou qu'il quitte la grève.

Les roses vont éclore, et nous les cueillerons ;
Les feuilles du jardin vont tomber une à une.
Adieu ! quand nous naissons, adieu ! quand nous mourons,
Et comme le bonheur s'envole l'infortune.



LE DEUXIÈME LIVRE DES STANCES



I

Au temps de ma jeunesse, harmonieuse Lyre,
Comme l'eau sous les fleurs, ainsi chantait ta voix;
Et maintenant, hélas ! c'est un sombre délire :
Tes cordes en vibrant ensanglantent mes doigts.

Le calme ruisseau traversé de lumière
Reflète les oiseaux et le ciel de l'été,
O Lyre, mais de l'eau qui va creusant la pierre
Au fond d'un antre noir, plus forte est la beauté.

II

Il est doux d'écouter le roseau qui soupire
Avec d'autres roseaux dans un riant vallon;
Un front pensif se courbe à ces accords que tire
Des chênes assemblés le rapide Aquilon.

Mais, qu'auprès de la voix de l'arbre solitaire,
Les roseaux, la chénaie exhalent un vain bruit,
Quand sur la triste plaine où descend le mystère,
Elle lamente au vent qui précède la nuit !

III

Toi qui prends en pitié le deuil de la Nature
Et qui laisses tes sœurs flatter l'éclat du jour,
Fille du sombre hiver, que tu sois la parure
Ou de la pâle mort ou du brillant amour,

Violette d'azur, que tu plais à cette âme
Où je remue en vain les cendres du désir !
Les lys sont orgueilleux, la rose a trop de flamme,
Et le myrte frivole aime trop le plaisir.

**

3

IV

Je viens de mal parler de toi, rose superbe.
Si ton éclat est vif, rose, tu sais pourtant,
Seule dans le cristal, au milieu de la gerbe,
Aussi bien que les yeux rendre le cœur content.

Un jour, contre le mur d'une porte gothique
(J'errais en ce temps-là dans les pays du Nord)
Rose, tu m'apparus très pâle et fantastique
Et frissonnant au vent plein de pluie et de mort.

V

Ce n'est pas vers l'azur que mon esprit s'envole :
Je pense à toi, plateau hanté des chevriers.
Aux pétales vermeils, à la blanche corolle,
Je préfère le deuil de tes genévriers.

Noir plateau, ce qui berce une audace rendue,
Ce n'est point le zéphyr sur les flots de la mer,
C'est la plainte du vent sur ta morné étendue
Où je voudrais songer prisonnier de l'hiver.

VI

Chênes mystérieux, forêt de la Grésigne,
Qui remplissez le gouffre et la crête des monts,
J'ai vu vos clairs rameaux sous la brise bénigne
Balancer doucement le ciel et ses rayons.

Ah ! dans le sombre hiver, pendant les nuits d'orage,
Lorsqu'à votre unisson lamentent les corbeaux,
Lorsque passe l'éclair sur votre fier visage,
Chênes que vous devez être encore plus beaux !

VII

Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles
Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité,
Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles,
Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté !

Mais plutôt, je voudrais songer sur tes rivages,
Mer, de mes premiers jours berceau délicieux :
J'écouterai gémir tes mouettes sauvages,
L'écume de tes flots rafraîchira mes yeux.

Ah ! le précoce hiver a-t-il rien qui m'étonne ?
Tous les présents d'avril, je les ai dissipés,
Et je n'ai pas cueilli la grappe de l'automne,
Et mes riches épis, d'autres les ont coupés.

VIII

Les branches en arceaux quand le printemps va naître,
Les ronces sur le mur, le pâturage herbeux,
Les sentiers de mulets, et cet homme champêtre
Qui, pour fendre le sol, guide un couple de bœufs,

La nuit sur la jetée où le phare s'allume,
Et l'horizon des flots lorsque le jour paraît; —
Qu'importe ! je respire, ô ville, dans ta brume,
La montagne et les champs, la mer et la forêt,

IX

O ciel aérien inondé de lumière,
Des golfes de là-bas cercle brillant et pur,
Immobile fumée au toit de la chaumière,
Noirs cyprès découpés sur un rideau d'azur;

Oliviers du Céphise, harmonieux feuillages
Que l'esprit de Sophocle agite avec le vent;
Temples, marbres brisés, qui, malgré tant d'outrages,
Seuls gardez dans vos trous tout l'avenir levant;

Parnès, Hymette fier qui, repoussant les ombres,
Retiens encor le jour sur tes flancs enflammés;
Monts, arbres, horizons, beaux rivages, décombres,
Quand je vous ai revus, je vous ai bien aimés.

X

Céphise, fier torrent, j'ai l'âme encore heureuse
Du jour que j'ai revu tes bords pleins de clarté;
Tu gardes dans ton lit la grâce sinueuse
De ton onde tarie aux rayons de l'Été.

XI

De ce tardif avril, rameaux, verte lumière,
Lorsque vous frissonnez,
Je songe aux amoureux, je songe à la poussière
Des morts abandonnés.

Arbres de la cité, depuis combien d'années
Nous nous parlons tout bas !
Depuis combien d'hiver vos dépouilles fanées
Se plaignent sous mes pas !

XII

Avril sourit, déjà plus douces me retiennent
Les rudes mailles du destin,
Et de riants pensers à présent me reviennent
Comme les feuilles au jardin.

Eh quoi ! ce peu de miel dans la dernière goutte
Me serait-il enfin permis,
O sombre vie ? Hélas ! si c'est la peine toute,
Sommes-nous pas de vieux amis ?

XIII

Donc, vous allez fleurir encor, charmants parterres !
Déjà se courbent en arceaux
Et s'emplissent de bruit dans les vieux cimetières
Les arbres gardiens des tombeaux.

Couvrez d'un tendre vert, arbres, vos branches fortes :
Quand viendra l'autan détesté,
Il lui faudra tout l'or des belles feuilles mortes
Pour en rehausser sa beauté.

XIV

Palinure au grand cœur, le pilote d'Énée,
 Qui, prudent, d'un fort bras
Guidait le gouvernail, subit la destinée
 Que l'on n'évite pas.

Instrument de la haine, un repos exécrationnel
 Lui vint tromper les yeux,
Et, déjà près du port, il périt, misérable,
 Dans les flots tortueux.

Et moi, lorsque le Pinde et les neuf sœurs ensemble
 Ont mes vœux couronnés,
Lorsque je touche au ciel, faut-il que je ressemble
 Aux plus abandonnés !

XV

Esprit astucieux, adorable puissance,
 Qui sans cesse guides ma main
Sur la corde sonore et nargues l'innocence
 De mon entendement humain,

Ah ! ne te lasse point d'éclairer les ténèbres
 De ma vie au sombre détour,
Et de faire germer dans ces fentes funèbres
 Ces fleurs plus belles que le jour.

XVI

Eau printanière, pluie harmonieuse et douce
Autant qu'une rigole à travers le verger
Et plus que l'arrosoir balancé sur la mousse,
Comme tu prends mon cœur dans ton réseau léger !

A ma fenêtre, ou bien sous le hangar des routes
Où je cherche un abri, de quel bonheur secret
Viens-tu mêler ma peine, et dans tes belles gouttes
Quel est ce souvenir et cet ancien regret ?

XVII

Lierre, que tu revêts de grâce bucolique
Les ruines des monuments !
Et tu me plais encor sur le platane antique
Qu'étouffent tes embrassements.

Mais je t'aime surtout, sombre et sinistre lierre,
A quelque fontaine pendu,
Et laissant l'eau couler, plaintive, dans la pierre
D'un bassin que l'âge a fendu.

XVIII

Nuages qu'un beau jour à présent environne,
Au-dessus de ces champs de jeune blé couverts,
Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone,
Semblables aux voiliers sur le calme des mers;

Vous qui devez bientôt, ayant la sombre face
De l'orage prochain, passer sous le ciel bas,
Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace !
Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas.

XIX

Beaux présents que la Muse, hélas ! m'accorde encore,
O mes vers, autrefois
Vous étiez, au jardin, la fleur qui vient d'éclorre
Et l'oiseau dans les bois;

Vous étiez le ruisseau quand le soleil l'égaie
Et s'en fait un miroir.
Et maintenant, mes vers, d'une mortelle plaie
Vous êtes le sang noir !

XX

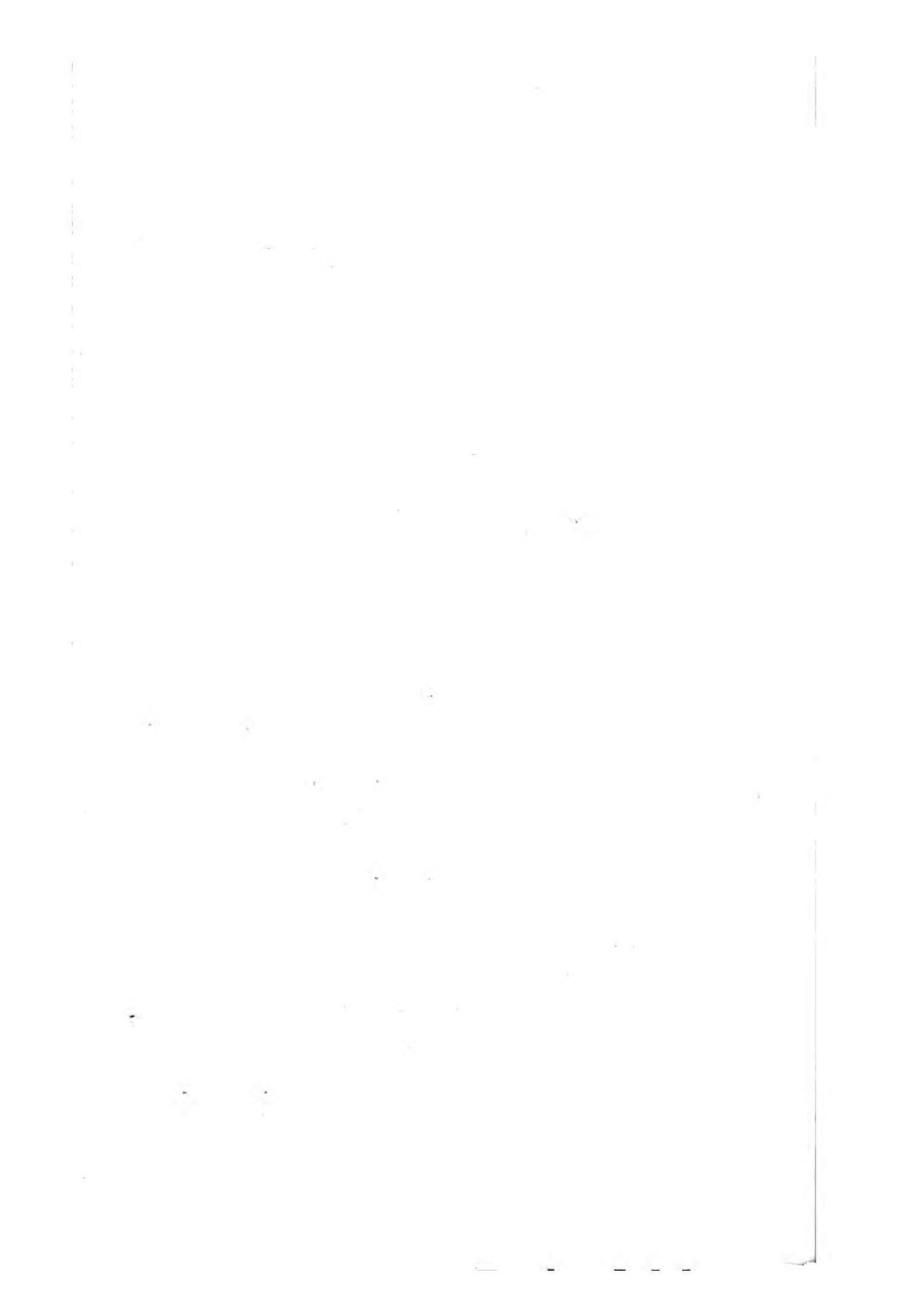
Muse, comment sais-tu de ces heures sinistres
Tisser un jour vermeil,
Comment à l'unisson fais-tu sonner les sistres
Dans un discord pareil ?

Ah ! sur ton Pinde encor se peut-il que je sache
Me frayer un chemin,
Et ton laurier sacré, faut-il que je l'arrache
De cette impure main ?

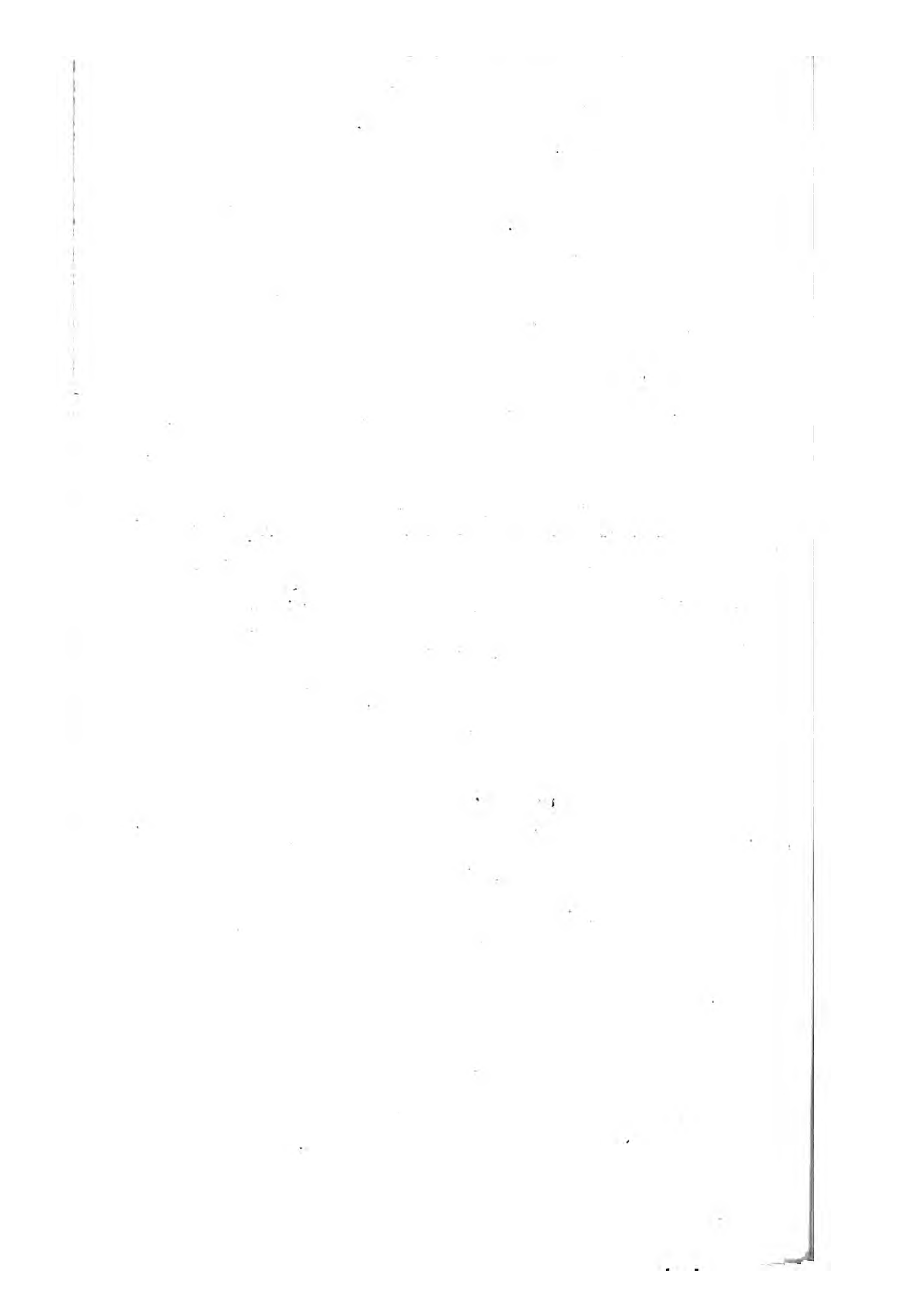
XXI

O ma lyre, cessons de nous couvrir de cendres
Comme auprès d'un cercueil !
Je t'orne de verdure et ne veux plus entendre
Des paroles de deuil.

Mais non, fais retentir d'une douleur non feinte,
Lyre, l'accent amer !
N'es-tu pas l'alcyon qui calme de sa plainte
Les vagues de la mer ?



LE TROISIÈME LIVRE DES STANCES



I

Été, tous les plaisirs que ta saison m'apporte
Comme ceux du printemps ont perdu leur attrait.
Adieu, le tendre Automne ! A présent, qu'à ma porte
Viens heurter l'hiver, j'ouvrirai sans regret.

Dans l'antique forêt, le vent et la cognée
Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds,
Et parmi les humains la juste destinée
Abat à chaque coup gloire, amour, amitiés.

Moins doucement la feuille à la brise soupire,
Que la branche frappée en tombant ne se plaint,
Et lorsque le malheur s'exhale de la lyre,
Tout autre chant n'est plus qu'un écho qui s'éteint.

Vie exécration, ô jours que corrompt l'amertume,
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé;
Et s'il a plus d'éclat, peut-être, il se consume
Ce feu sombre et divin qui m'avait embrasé.

II

Je songe, chaque fois que le dégoût m'accable
D'un retour importun,
Aux pâles frêles lys qui poussent dans le sable
Et que nourrit l'embrun,

A la plainte que font les barques lorsque fouette
La tempête en sanglots,
Au cap baigné d'écume, aux cris de la mouette
Qui vole au ras des flots.

III

Me voici seul enfin, tel que je devais l'être :
Les jours sont révolus.
Ces dévouements couverts que tu faisais paraître
Ne me surprendront plus.

Le mal que tu m'as fait et ton affreux délire
Et ses pièges maudits,
Depuis longtemps déjà les cordes de la lyre
Me les avaient prédits.

Au vent de ton malheur tu n'es en quelque sorte
Qu'un fétu ballotté;
Mais j'accuse surtout celui qui se comporte
Contre sa volonté.

IV

L'éclair illuminait la nuit de ses beaux feux,
A la vitre déjà retentissait l'orage,
Plein d'angoisse le temps rampait entre nous deux,
Et j'étais là pareil à quelque sombre image.

Tu te berçais au son de ta plaintive voix,
Mais j'osais supputer et ta faute et la mienne,
Et dans mon cœur, c'était comme une affreuse poix
Toute cette clarté de notre vie ancienne.

Va, le ciel peut m'étreindre en sa droite de fer,
Ton âme se montrer à sa Parque infidèle,
Mais fuyant le malheur et le cruel hiver,
Je n'imiterai pas l'étrangère hirondelle.

V

Je vous revois toujours, immobiles cyprès,
 Dans la lumière dure,
Découpés sur l'azur, au bord des flots, auprès
 D'une blanche clôture :

Je garde aussi les morts; elle a votre couleur,
 Mon âme, sombre abîme.
Mais je m'élançai hors la Parque et le malheur,
 Pareil à votre cime.

VI

Relève-toi, mon âme, et redeviens la cible
De mille flèches d'or :
Il faut qu'avec ma main cette Minerve horrible
Frappe la lyre encor.

L'arbre portant ses fruits, le vent qui le renverse,
Sur le front d'un ami
La pâle mort déjà, la trahison qui berce
Le soupçon endormi,

L'étoile à l'horizon, le phare sur le môle,
La coupe au cristal fin
Que j'ai jetée ainsi par-dessus mon épaule,
Toute pleine de vin,

Et chacun de mes jours, tels qu'une fleur qui passe
Sur l'onde et disparaît :
Dans mon destin comment sauraient-ils trouver place,
Cet espoir, ce regret ?

VII

Qu'importe à la rose superbe
Le vent qui l'effeuille sur l'herbe !
Qu'importe à l'aigle étincelant
Le plomb qui l'abat tout sanglant !
Qu'importe aux accents de ma lyre
Le plus injurieux délire,
Et qu'importe à ma vie encor
D'avoir si mal pris son essor !

VIII

Ah, fuyez à présent, malheureuses pensées,
O colère, ô remords,
Souvenirs qui m'avez les deux tempes pressées
De l'étreinte des morts;

Sentiers de mousse pleins, vaporeuses fontaines,
Grottes profondes, voix
Des oiseaux et du vent, lumières incertaines
Des sauvages sous-bois;

Insectes, animaux, larves, beauté future,
Grouillant et fourmillant;
Ne me repousse pas, ô divine Nature,
Je suis ton suppliant.

IX

Grands bois, je vous verrai brillants sous un ciel d'ambre,
Ou de molles vapeurs noyés;
Je vous verrai si fiers quand le triste novembre
Vous aura meurtris et rouillés.

Pour moi, l'amour n'est plus cette source de larmes
Où je buvais avidement;
Une fausse amitié me cause trop d'alarmes,
Et je sais que la gloire ment.

Enveloppez mon cœur dans les plis de vos ombres;
Ma Muse, fille des cités,
O bois, a su garder au fond de ses yeux sombres
Le souvenir de vos beautés.

X

Belle lune d'argent, j'aime à te voir briller
Sur les mâts inégaux d'un port plein de paresse,
Et je rêve bien mieux quand ton rayon caresse,
Dans un vieux parc, le marbre où je viens m'appuyer.

J'aime ton jeune éclat et tes beautés fanées,
Tu me plais sur un lac, sur un sable argenté,
Et dans la vaste nuit de la plaine sans fin,
Et dans mon cher Paris, au bout des cheminées.

XI

Dans le jeune et frais cimetièrè
Je suis assis sur une pierre.
Aux arbres s'apaise le bruit
Des oiseaux, car voici la nuit.
Sans vous envier ni vous plaindre,
Je regarde le jour s'éteindre
Sur les tertres de croix semés,
O pâles morts, où vous dormez.

XII

O toi qui sur mes jours de tristesse et d'épreuve
Seule reluis encor,
Comme un ciel étoilé qui, dans la nuit d'un fleuve,
Brise ses flèches d'or,

Aimable Poésie, enveloppe mon âme
D'un subtil élément,
Que je devienne l'eau, la tempête et la flamme,
La feuille et le sarment;

Que, sans m'inquiéter de ce qui trouble l'homme,
Je croisse verdoyant
Tel un chêne divin, et que je me consume
Comme le feu brillant !

XIII

Je me compare aux morts, à la source tarie,
A l'obscur horizon,
A la fleur effeuillée, à la feuille pourrie
Sur un pâle gazon,

A l'arbre qu'on abat dans un bois sans verdure
Pour former un cercueil,
Aux brouillards de l'hiver, à toute la nature
De tristesse et de deuil.

Mais ne suis-je plutôt à l'Océan semblable,
Qui, toujours florissant,
Laisse le vol du temps passer, et sur le sable
Écume en gémissant ?

XIV

Sur la plaine sans fin, dans la brise et le vent,
Se dresse l'arbre solitaire,
Pensif, et chaque jour son feuillage mouvant
Jette son ombre sur la terre.

Les oiseaux dans leur vol viennent poser sur lui.
Sont-ils corbeaux, ramiers timides ?
L'affreux lichen le ronge; il est le sûr appui
Du faible lierre aux nœuds perfides.

Plus d'une fois la foudre et l'autan furieux
Ont fracassé sa haute cime;
Même il reçoit les coups de l'homme industriel
Sans s'étonner, triste et sublime.

LE QUATRIÈME LIVRE DES STANCES

I

Le coq chante là-bas; un faible jour tranquille
Blanchit autour de moi;
Une dernière flamme aux portes de la ville
Brille au mur de l'octroi.

O mon second berceau, Paris, tu dors encore
Quand je suis éveillé
Et que j'entends le pouls de mon grand cœur sonore,
Sombre et dépareillé.

Que veut-il, que veut-il, ce cœur ? malgré la cendre
Du temps, malgré les maux,
Pense-t-il reverdir, comme la tige tendre
Se couvre de rameaux ?

II

Tu me l'a dois enfin, cette faveur, ô Parque,
 Qui filas tous mes maux,
De songer à mon gré, balancé dans la barque
 Sous les feux des Gémeaux.

Puisque tu veux qu'ainsi me versent l'amertume
 Calliope et Péan,
Fais que mes yeux lassés soient baignés de l'écume
 De l'immense Océan.

Et puisque le laurier se flétrit sur mes tempes
 Et tombe grain à grain,
Sur ma tête fatale emmêle et tords les hampes
 Du pâle lys marin.

III

Hymette, mont sacré, divinité vivante,
Mieux que l'humaine voix,
Mieux que le vent d'Auster qui répand l'épouvante
Au plus profond des bois,

Tu me parlais avec la grâce de ta ligne
Qui courbe tes sommets,
Et d'écouter le ciel, certes, j'étais plus digne
Que je ne fus jamais.

O héros, sur tes flancs la mort du jour imprime
Le plus clair orient,
Car, comme un fruit pressé, l'âme sur toi s'exprime
Du rubis souriant.

Et pourtant, ce n'est pas la joie insidieuse
D'une aimable couleur
Qui me rattache à toi, mais l'ombre pluvieuse
Qui te vêt de malheur :

C'est par elle qu'ainsi le sens de ma nature
Au tien a répondu,
Elle qui d'Apollon l'esprit plein d'imposture
A du coup confondu.

IV

Sunium, Sunium, sublime promontoire
Sous le ciel le plus beau,
De l'âme et de l'esprit, de toute humaine gloire
Le berceau, le tombeau !

Jadis, bien jeune encor, lorsque le jour splendide
Sort de l'ombre vainqueur,
Ton image a blessé, comme d'un trait rapide,
Les forces de mon cœur.

Ah ! qu'il saigne, ce cœur ! et toi, mortelle vue,
Garde toujours doublé,
Au-dessus d'une mer azurée et chenue,
Un temple mutilé.

V

Roses, en bracelet autour du tronc de l'arbre,
Sur le mur, en rideau,
Svelte parure au bord de la vasque de marbre
D'où s'élançait un jet d'eau,

Roses, je veux encor tresser quelque couronne
Avec votre beauté,
Et comme un jeune avril embellir mon automne
Au bout de mon été.

VI

En dépit de mes maux, de la nuit de mon âme,
Je me sens plus vivant
Que ne le fut jamais sur le brasier la flamme
Quand l'exalte un bon vent.

Misérable démon, qui t'attaches à nuire,
Pauvre facétieux,
Tu vois bien qu'à la fin nous pouvons te réduire,
Et moi-même et les dieux.

VII

Compagne de l'éther, indolente fumée,
Je te ressemble un peu :
Ta vie est d'un instant, la mienne est consumée,
Mais nous sortons du feu.

L'homme, pour subsister, en recueillant la cendre,
Qu'il use ses genoux !
Sans plus nous soucier et sans jamais descendre,
Évanouissons-nous !

VIII

Tu souffres tous les maux et tu ne fais que rire
De ton lâche destin;
Tu ne sais pas pourquoi tu chantes sur ta lyre
Du soir jusqu'au matin.

Poète, un grave auteur dira que tu t'amuses
Sans trop d'utilité;
Va, ne l'écoute point : Apollon et les Muses
Ont bien quelque beauté.

Laisse les uns mourir et vois les autres naître,
Les bons ou les méchants,
Puisque tout ici-bas ne survient que pour être
Un prétexte à tes chants.

IX

Coupez le myrte blanc aux bocages d'Athènes,
A Nîmes le jasmin;
A Lille et dans Paris, que les roses hautaines
Tombent sous votre main,

Aux Martigues d'azur allez cueillir encore
La flore des étangs,
Pour former la couronne, amis, qui me décore
Et me garde du temps.

X

O monts justement fiers de vos pentes arides,
O bords où j'égarais mes pas,
O vagues de la mer, berceau des Néréides,
Que je fendais d'un jeune bras,

J'ai peur de vous revoir, mais c'est une folie :
Sied-il qu'un cœur comme le mien
Soit assouvi jamais de la mélancolie
De votre charme aérien ?

XI

En cet après-midi si lourd — toujours j'y pense ! —
De mon affreux pressentiment,
Lorsque je t'ai revue après vingt ans d'absence,
Mer, honneur de ton élément,

J'ai tressé de mes mains, d'amarante azurée
Et de pavots, un chapelet,
Pour le jeter avec mon âme déchirée
Dans ton onde qui me parlait.

XII

Moi qui porte Apollon au bout de mes dix doigts,
Je suis la fable du vulgaire;
A l'ordre un tel tribut, je l'ai dû, je le dois,
Ce jourd'hui, jadis et naguère.

XIII

Je te sens sur mes yeux, lune, lune brillante
 Dans cette nuit d'été;
Mon cœur de tes rayons distille l'attrayante
 Et froide volupté.

Si tu n'es plus Diane, et quand tu serais morte,
 Tu guides bien mes pas
Dans l'ombre et sur le bord de la tombe, et qu'importe
 La vie ou le trépas !

XIV

Lorsque le pâle jour fuit avec ses mensonges,
Lorsque tombe le soir,
Sur la pierre marine, Océan, que tu ronges,
Je reviendrai m'asseoir.

Le mystère est en moi comme couve une flamme
Dans un tas de sarments;
Je le ferai jaillir pour confronter mon âme
Avec les éléments.

XV

Que je suis las de toi, Paris, et de l'automne !
Que je languis souvent
De voir le champ qui ploie et la mer qui moutonne
Au souffle d'un bon vent !

Mais quel philtre jamais, Paris, de quelle sorte,
Me vaudra ta rancœur ?
O novembre, tu sais que c'est ta feuille morte
Qui parfume mon cœur.

XVI

J'écoute sur ma lèvre, ô voix cyrénéenne,
 Tes accents surhumains;
Et quels faisceaux, brillant de l'eau castalienne,
 Débordent de mes mains !

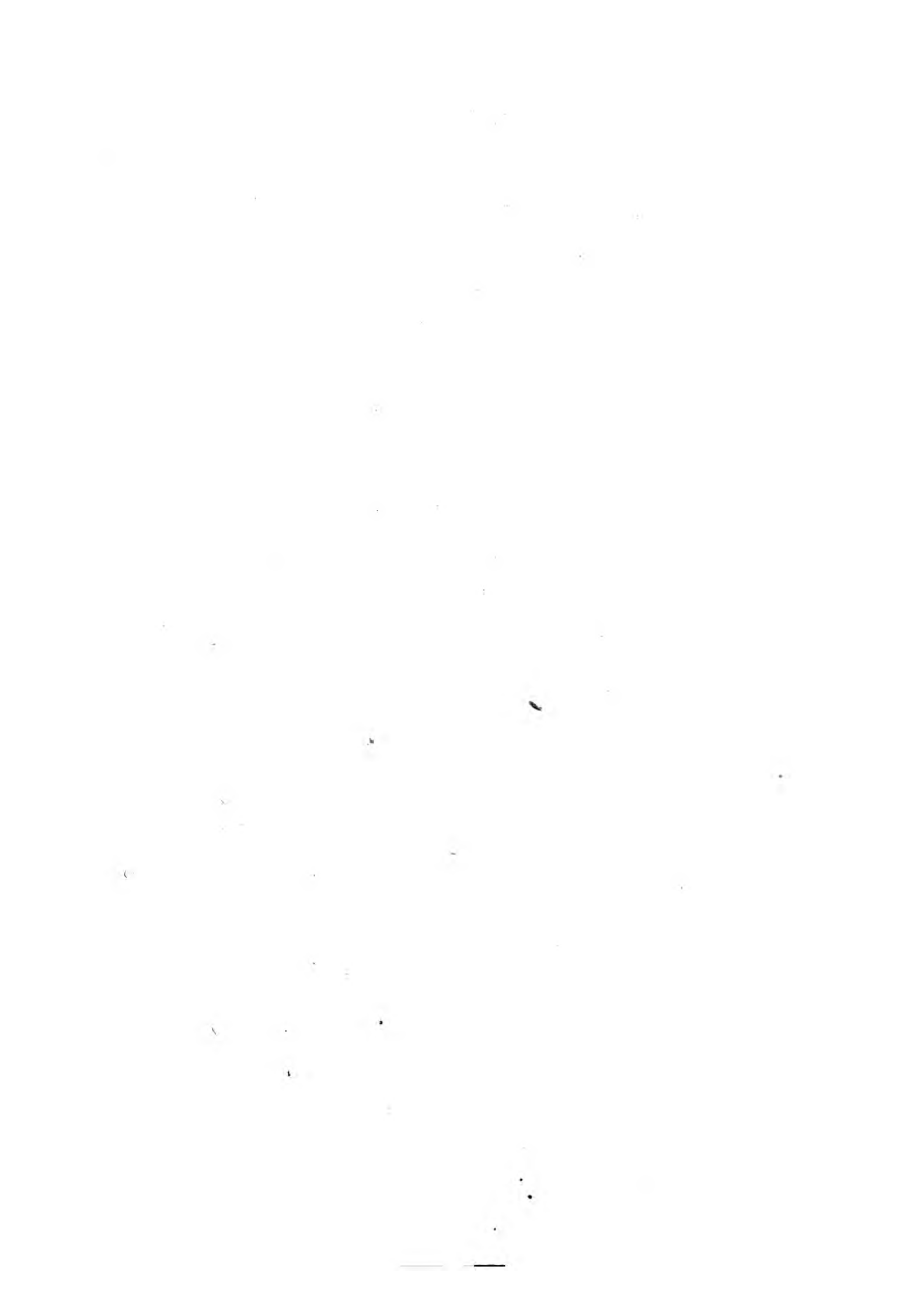
Mais vous m'étiez jadis, Muses, comme une forte
 Liqueur riche en chaleurs,
Et mon âme à présent n'est qu'une belle morte
 Gisante dans vos fleurs.

XVII

La coupe de douleur où je me désaltère,
Douce comme le miel,
Emprunte d'ici-bas, certes, le caractère
Le plus substantiel.

La vie est la fumée et la mort est son ombre;
Intérêts, capitaux,
Tout est dans la balance : il faut chercher le nombre
Qui règle les plateaux.

LE CINQUIÈME LIVRE DES STANCES



I

Le trésor du verger et le jardin en fête,
Les fleurs des champs, des bois,
Éclatent de plaisir, hélas ! et sur leur tête
Le vent enfle sa voix.

Mais toi, noble Océan, que l'assaut des tourmentes
Ne saurait ravager,
Certes, plus dignement, lorsque tu te lamentes,
Tu te prends à songer.

II

Dans le ciel est dressé le chêne séculaire;
Que vous me plaisez mieux,
Marronniers de Paris, qu'un bec de gaz éclaire
Dans ce soir pluvieux !

En vain il chante, enflant ses branches insensées,
La sève et le matin;
Mais votre triste front, où je lis vos pensées,
Surmonte le destin.

III

Pendant que l'homme court à sa tâche servile,
Automne, souffle aqueux,
Disperse les brins morts des arbres de ma ville
Et mon âme avec eux.

Qu'elle flotte dans l'air, Automne, où ta palette
Pose un brouillard léger,
Et contre le bassin qui, sombre, te reflète,
S'accoude pour songer.

IV

Encor sur le pavé sonne mon pas nocturne;
O Paris, tu me vois marcher
A l'heure où l'on entend, dans l'ombre taciturne,
La charrette du maraîcher.

Paris, ô noir dormeur, Paris, chant sur l'enclume
Et sourire dans les sanglots,
Que ne suis-je couché, lorsque Vesper s'allume,
Sur les varechs au bord des flots !

V

Lieux où mes lentes nuits aiment à s'écouler,
O chère porte
De mon Paris, déjà le vent a fait rouler
La feuille morte.

Bientôt sous la lueur de la lampe, aux reflets
Du brasier sombre,
Pensif, j'écouterai heurter à mes volets
L'aile du Nombre.

Et moi, que l'amitié, l'amour et la douceur,
Tout abandonne,
Je veux goûter, avec le tabac, le berceur
Extrême automne.

**

VI

Me faudra-t-il l'horreur de l'écume et du vent,
Et la bruyère et le mystère,
Pour dire ta louange, à ton culte fervent,
Nuit fourmillante et solitaire ?

Quand la ville s'endort sous tes voiles flottants,
C'est assez d'ouvrir ma fenêtre :
Comme sur un grand fleuve, énorme, tu t'étends,
Nuit, secrète nuit, en mon être !

VII

Pendant que je médite, agitant les pensées
Où le noir destin m'a rivé,
J'entends le bruit du vent dans les feuilles blessées
Qui viennent couvrir le pavé.

Déjà sur les rameaux, abusés du zéphyre,
Tu passes, automne fumeux,
Et je m'évanouis dans le tendre délire
De mon cœur dépouillé comme eux.

VIII

Belle, vivant tes jours filés par ton destin,
Le souci de Cypris, ô rose, et de la lyre,
Tu t'épanouiras pour orner le jardin
Et saturer d'odeur l'azur qui te respire.

Et puisqu'il faut qu'enfin s'achève le printemps,
Quand la rouille viendra sur tes pétales lisses,
Abandonnant ton cœur à la pluie, aux autans,
Tu goûteras la mort, ô fleur, avec délices.

IX

Je ne regrette rien, ni des lauriers superbes
L'honneur qui m'était dû,
Ni cet heureux plaisir, fait de fruits et de gerbes,
Comme un vin répandu :

Je vois dans tout ce deuil, dans la Parque sinistre
De mes plus chers amis,
Que le ciel a bien su tenir à son ministre
Ce qu'il avait promis.

X

Puisque ainsi je m'emporte au-dessus de la tourbe
Des rancœurs, des douceurs,
Que mon esprit encor peut imprimer leur courbe
Aux fuseaux des trois sœurs;

Ah ! laissez que j'espère et que je me remembre :
La joie avec les maux
Passeront sur mes jours comme un vent de septembre
Passe sur les rameaux.

XI

Bien qu'ainsi tu te couronnes
D'une écume au goût amer,
Étang, qui, pâle, frissonnes,
Tu n'es pas encor la mer.

Non, c'est la ligne menue
De ce sombre azur là-bas
Qui mon âme a seule émue,
Mes yeux ne la quittent pas;

Ils dévorent la distance,
Mes yeux, coureurs sans repos,
Mais mon amour les devance
Et se mêle avec les flots.

XII

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit,
 Au bout du rocher solitaire,
Que je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit
 Que fait mon cœur sur cette terre,

Ne te contente pas, Océan, de jeter
 Sur mon visage un peu d'écume :
D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
 Pour dormir dans ton amertume.

LE SIXIÈME LIVRE DES STANCES

Belle source, je veux me rappeler sans cesse
Qu'un jour, guidé par l'amitié,
Ravi, j'ai contemplé ton visage, ô déesse,
Perdu sous la mousse à moitié.

Que n'est-il demeuré, cet ami que je pleure,
O nymphe, à ton culte attaché,
Pour se mêler encore au souffle qui t'effleure,
Et répondre à ton flot caché !

II

Solitaire et pensif j'irai sur les chemins,
Sous le ciel sans chaleur que la joie abandonne,
Et, le cœur plein d'amour, je prendrai dans mes mains
Au pied des peupliers les feuilles de l'automne.

J'écouterai la brise et le cri des oiseaux
Qui volent par les champs où déjà la nuit tombe.
Dans la morne prairie, au bord des tristes eaux,
Longtemps je veux songer à la vie, à la tombe.

L'air glacé fixera les nuages transis,
Et le couchant mourra doucement dans la brume.
Alors, las de marcher, sur quelque borne assis,
Tranquille, je romprai le pain de l'amertume.

III

Aux rayons du couchant, le long de cette ornière,
Je vous vois, peupliers revêtus de lumière;
Dans la pénombre, oiseaux, votre cri répété
Pour la dernière fois a salué l'Été !

Va, brode l'horizon, brume délicieuse,
D'émeraude et d'onyx poussière précieuse :
Je veux me disperser ce soir dans le malheur
De l'automne qui vient, de l'automne en sa fleur.

IV

La lune sur le sol découpe la figure
Des tilleuls; à l'écart
Je vais, et je rejette au loin, de ma nature
La plus commune part.

Je sens mon rêve ici croître sans violence
Comme mûrit le fruit,
Et du clocher du bourg, sur l'aile du silence,
Un son s'élève et fuit.

Clartés du ciel, ô voix de l'heure, ombrage sombre,
Tranquille vétusté
De ces lieux, liguez-vous pour assaillir en nombre
Mon cœur de tout côté.

V

Je vous entends glisser avec un secret bruit
Là-bas sur la pénombre verte.
Entrez dans ma maison, ô souffles de la nuit,
J'ai laissé la fenêtre ouverte !

O souffles, pour mon cœur tout chargés à présent
D'erreur, de remords, d'amertume,
Vous me parliez jadis lorsque avec le brisant
Luttaient la tempête et l'écume,

Lorsque le long du sable aux flots harmonieux,
 Dans la crique et sur cette grève,
D'une amitié perfide et la terre et les cieux
 Remplissaient mon âme et mon rêve.

Mais quoi ! vous vous taisez, esprits éoliens !
 Un autre arpège se prolonge :
C'est la pluie, elle tombe et je me ressouviens
 Tout à coup d'un autre mensonge.

VI

Au milieu du jardin la fleur que je désire
S'entr'ouvre en ce moment,
Et la brise tout bas sous les tilleuls soupire
Dans un frissonnement.

Errant entre ses bords, sur le gravier encore
L'eau brillante bruit,
Mais le rayon du jour, hélas ! qui s'évapore
Va céder à la nuit.

**

VII

Ce canal qu'à cette heure une aube faible glace,
Où je vois reflétés paisiblement les cieux,
Entre deux mornes quais, loin de la vaine audace
Du fleuve dont il sort, croupit insoucieux.

Va-t-il donc se flatter d'un destin sans réplique ?
L'un peine en son repos, l'autre gît en courant ;
Et ce calme étendu sur cette eau métallique
N'est pas plus assuré que l'onde du torrent.

VIII

L'insidieuse nuit m'a grisé trop longtemps !
Pensif à ma fenêtre,
O suave matin, je veille et je t'attends;
Hâte-toi de paraître.

Viens ! au dedans de moi s'épandra ta clarté
En élément tranquille :
Ainsi l'eau te reçoit, ainsi l'obscurité
Des feuilles te distille.

O jour, ô frais rayons, immobilisez-vous,
Mirés dans mes yeux sombres,
Maintenant que mon cœur à chacun de ses coups
Se rapproche des ombres.

IX

L'aube qui doucement se lève sur la ville
Et se dissout dans l'air annonce un jour serein.
Que j'aime à contempler votre cime tranquille,
Arbres fiers que nourrit un avare terrain !

Je songe, en supputant tout le mal et le pire;
Et malgré les détours dont m'abuse le sort,
Je sens que sur ma lèvre erre encore un sourire,
Tant mon âme s'absorbe en son dieu sans effort.

X

Va-t-on songer à l'Automne,
A l'Aquilon détesté,
Quand la lumière environne
La vie et le fier Été !

De l'arbre au profond feuillage,
Des parterres du jardin,
La brise tire un langage
D'allégresse et de dédain.

Vous qui passez sur la route,
Saouls de la sève des bois,
Chantez, riez ! Moi j'écoute
En secret une autre voix :

Qui soupire de la sorte ?
O mon âme, n'est-ce pas
Une branche déjà morte
Qui vient de parler tout bas ?

XI

Quand reviendra l'automne avec les feuilles mortes
Qui couvriront l'étang du moulin ruiné,
Quand le vent remplira le trou béant des portes
Et l'inutile espace où la meule a tourné,

Je veux aller encor m'asseoir sur cette borne,
Contre le mur tissé d'un vieux lierre vermeil,
Et regarder longtemps dans l'eau glacée et morne
S'éteindre mon image et le pâle soleil.

XII

Hélas ! cœur trop humain, homme de peu de foi,
Aux regards éblouis d'une lumière en fête,
Tu ne sauras jamais comme elle éclaire en moi,
L'ombre que cette allée au noir feuillage jette !

LE SEPTIÈME LIVRE DES STANCES

I

Dépouille de l'allée où j'ai marché souvent,
Feuilles mortes, tendres feuillages,
Que suivait mon regard quand, portés sur le vent,
Vous mêliez de l'or aux nuages;

L'Automne et sa douceur vont s'alanguir là-bas,
Dans les sous-bois, le long des grèves.
Et l'ancien souvenir ramènera mes pas
Aux lieux où se plaisaient mes rêves.

O feuilles, que me fait, non plus que le carmin
Des fleurs, votre pâle sourire ?
Mon âme et la douleur sur le sombre chemin
Passent et n'ont rien à se dire.

II

La rose du jardin que j'avais méprisée
A cause de son simple et modeste contour,
Sans se baigner d'azur, sans humer la rosée,
Dans le vase, captive, a vécu plus d'un jour.

Puis lasse, abandonnée à ses pâleurs fatales,
Ayant fini d'éclorre et de s'épanouir,
Elle laisse tomber lentement ses pétales,
Indifférente au soin de vivre ou de mourir.

Lorsque l'obscur destin passe, sachons nous taire.
Pourquoi ce souvenir que j'emporte aujourd'hui ?
Mon cœur est trop chargé d'ombres et de mystère;
Le spectre d'une fleur est un fardeau pour lui.

III

Lorsque se lamentant comme auprès d'une tombe
 • Dans le creux du vallon
Passait, tout vêtu d'or par la feuille qui tombe,
 Le tragique Aquilon,

Qu'a-t-il dit au rameau qui balançait encore
 Un beau fruit, une fleur,
Au soleil de novembre, à la tardive aurore,
 A mon âme, à mon cœur ?

IV

J'allais dans la campagne avec le vent d'orage,
Sous le pâle matin, sous les nuages bas;
Un corbeau ténébreux escortait mon voyage,
Et dans les flaques d'eau retentissaient mes pas.

La foudre à l'horizon faisait courir sa flamme
Et l'Aquilon doublait ses longs gémissements;
Mais la tempête était trop faible pour mon âme,
Qui couvrait le tonnerre avec ses battements.

De la dépouille d'or du frêne et de l'érable
L'Automne composait son éclatant butin,
Et le corbeau toujours d'un vol inexorable
M'accompagnait sans rien changer à mon destin.

V

Voici donc une fois encore
La fin précoce de l'été :
Quelle pâle et tremblante aurore
Se réveille sur la cité !

VI

Tout l'esprit d'Apollon et cette ardeur divine
Qui n'était que lumière et que frémissement,
Quand nous prenions la lyre au pied de la colline
Que le Tarn dans son cours baigne secrètement !...

Le bruit des chariots sur la route poussiéreuse,
Au crépuscule lent, sous les matins jaillis;
La vigne et la prairie et cette ombre joueuse
Qui tournait au soleil dans les jeunes taillis !...

L'orageux Orion guidait nos belles courses,
Pan gonflait notre cœur, et nous avons bien su
Donner des noms jolis à ces petites sources,
Qui filtraient doucement au creux d'un roc moussu.

VII

J'ai revu le jardin autour de la maison,
Il est plein de zéphyr et plein d'oiseaux encore,
Et le même treillis, n'importe la saison,
Laisse passer Vénus, Sirius et l'Aurore.

Mais le gazon qui pousse et le chemin sablé,
Du lac et du bassin le familier rivage,
Et cette belle fleur plus jaune que le blé,
Ne reconnaissent plus mes pas ni mon visage.

**

VIII

Le jour à son déclin semait tout le couchant
D'un flocon velouté de couleur amarante.
Seul sur le quai désert, immobile ou marchant,
Je laissais sur la mer aller mon âme errante.

O misère ! ô destin ! Je me pris à songer,
Et j'avais à la bouche une fade amertume...
Mais la vague en courant montait pour se briser
Dans le joyeux élan de ses éclats d'écume.

IX

Quand de la tragique vie
Se condense l'épaisseur,
L'âme se sent assouvie
De tendresse et de douceur.

Mais soudain la flamme brève
D'un mystérieux trésor
Illumine, et dans un rêve
La bouche sourit encor;

Et d'espérance s'égaie
Notre ancienne douleur,
Comme se pare une haie
Après d'une jeune fleur.

X

Aujourd'hui ma pensée erre sur le Céphise
Et je soupire après
Les pâles oliviers et la cime indécise
Qu'élançe le cyprès.

Mais que me font mes yeux, qu'ai-je à marquer la trace
De mes pas terriens ?
O mon âme, ô torrent, c'est l'absence et l'espace
Qui forment vos liens.

XI

Mon cœur n'est plus le rameau tendre
Qui reverdit sous le ciel bleu ;
Il n'est plus même cette cendre
Qui couve encore un sombre feu.

Mais ma blessure est si profonde,
Virgile, ô Dante, mes aïeux !
Que j'envelopperai le monde
Dans un amour plus orgueilleux.

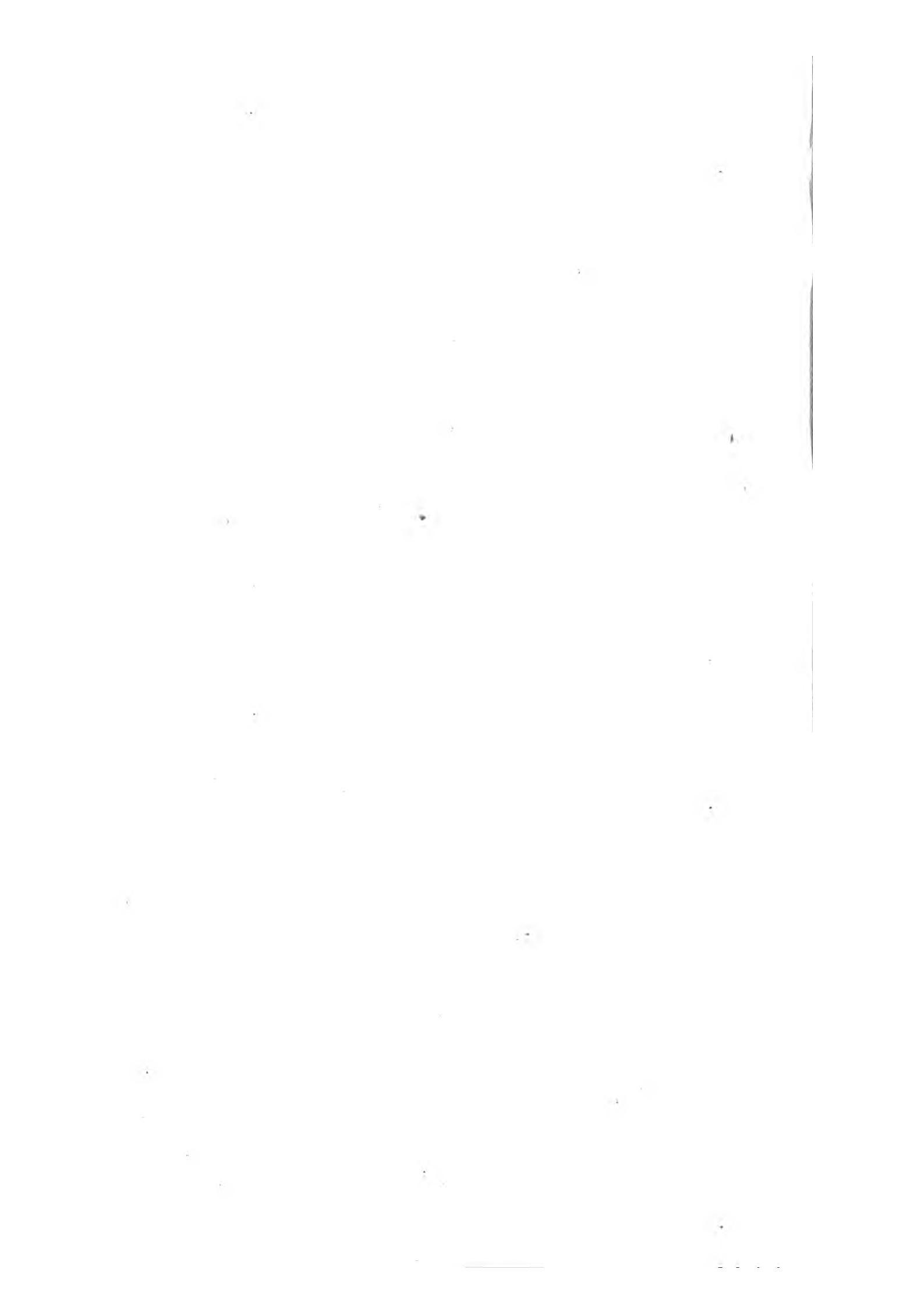
XII

Par ce soir pluvieux, es-tu quelque présage,
Un secret avertissement,
O feuille, qui me viens effleurer le visage
Avec ce doux frémissement ?

L'Automne t'a flétrie et voici que tu tombes,
Trop lourde d'une goutte d'eau :
Tu tombes sur mon front que courbent vers les tombes
Les jours amassés en fardeau.

Ah ! passe avec le vent, mélancolique feuille
Qui donnais ton ombre au jardin !
Le songe où maintenant mon âme se recueille
Ouvre les portes du destin.

IPHIGÉNIE



Cet ouvrage a été représenté pour la première fois à Orange, sur le Théâtre antique, le 24 août 1903, et à Paris, sur la scène de l'Odéon, le 10 décembre 1903, par les artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon.

DISTRIBUTION

Personnages : *Acteurs qui ont créé les rôles :*

A Orange : *A Paris :*

MM.

AGAMEMNON.....	SILVAIN	SILVAIN
ACHILLE.....	Albert LAMBERT	FENOUX
MÉNÉLAS.....	CASTELLI	GORDES
LE VIEILLARD.....	BOYER	BOYER
Le petit ORESTE....	Le petit MARTIN	Le petit ROTH

MM^{mes}

IPHIGÉNIE.....	Louise SILVAIN	Louise SILVAIN
CLYTEMNESTRE....	Aimée TESSANDIER	Aimée TESSANDIER
1 ^{re} CHOREUTE.....	Madeleine ROCH	Madeleine ROCH
2 ^e CHOREUTE.....	NAU	MAILLE
3 ^e CHOREUTE.....	Vera SERGINE	SYLVIE
4 ^e CHOREUTE.....	Berthe BELVAL	RABUTEAU

Chœur des femmes de Chalcis. — Suivantes de Clytemnestre.
Soldats de l'escorte d'Achille.

*La scène est à Aulis, dans le camp des Grecs, devant
la demeure d'Agamemnon, au bord
d'une mer calme.*



ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

AGAMEMNON, LE VIEILLARD

AGAMEMNON

O vieillard, hâtons-nous : l'heure fuit.

LE VIEILLARD

Quel souci

T'occupe, Agamemnon ?

AGAMEMNON

Approche.

LE VIEILLARD

Me voici,

Et certes ma vieillesse, encore vigilante,
N'alourdit pas mes yeux.

AGAMEMNON

Cette étoile brillante
Qui traverse le ciel a-t-elle parcouru
La moitié de sa route ? Elle vogue et s'élance
Près des Pléiades, vois. Je n'ai pas entendu
Gazouiller les oiseaux, et les vents font silence
Sur l'Europe. Le jour est encor loin.

LE VIEILLARD

Pourquoi
As-tu quitté ta couche, Agamemnon, mon roi ?
Certes, le jour est loin : dans Aulis tout sommeille
Rentrons.

AGAMEMNON

Ah ! qu'une vie à la tienne pareille
Est douce. L'homme obscur, que n'a pas ébloui
La gloire, vit heureux, ô vieillard, mais celui
Qui cherche les honneurs est moins digne d'envie,
Hélas !

LE VIEILLARD

Mais n'est-ce point le plus beau de la vie ?

On le dit.

AGAMEMNON

On le dit : c'est qu'à la vérité
Cela flatte d'abord; mais, de cette beauté,
La base en est fragile et la chance diverse.
Tantôt c'est l'un des dieux, vieillard, qui nous traverse
Pour un soin négligé; puis les opinions
Sujettes à tourner et les dissensions
Des hommes malcontents nous viennent, de coutume,
Changer un peu de miel en beaucoup d'amertume.

LE VIEILLARD

Qu'un autre en soit touché : je blâme, quant à moi,
De semblables discours dans la bouche d'un roi.
Non, non, tu ne fus pas engendré par ton père
Pour goûter tous les biens d'un sort toujours prospère.
Comme tu sens la joie, il te faudra souffrir.
La volonté des dieux, il la faudra subir;
Car mortel tu naquis... Mais un souci te presse :
Ne t'ai-je vu tantôt te réveiller soudain ?

Tu fis briller la lampe et, soupirant sans cesse,
Tu traçais cet écrit que tu tiens dans ta main.
Tu pleures, ô mon Roi ! Quelle est donc ta souffrance ?
De ma fidélité tu connais la constance.
Parle.

AGAMEMNON

O race d'Atrée, ô sang trop malheureux !
Des filles de Lédà destin trop rigoureux !
Sacrifice fatal !

LE VIEILLARD

Que dit-il ? quel délire
Égare son esprit ?

AGAMEMNON

Vainement je soupire ;
Les plaintes n'y font rien.

LE VIEILLARD

Un horrible secret
Le tourmente.

AGAMEMNON

A présent, à quoi sert mon regret ?
Maudite ambition, tu forces la nature !
D'un homme plein de foi tu sais faire un parjure,
Et même ta fureur, d'un couteau criminel,
Contre son propre sang arme un bras paternel.

LE VIEILLARD

Tu parles de malheurs, d'horreurs, de sacrifices ;
Je tremble, mais je veux que tu m'en éclaircisses.

AGAMEMNON

Tu sais comment Hélène, ingrate et sans pudeur,
Abandonnant sa fille et son époux, naguère,
Loin de Sparte a suivi le Troyen ravisseur,
Ce funeste Pâris, enfanté par sa mère
Sous le présage vrai d'un songe plein d'horreur ;
Tu sais que Ménélas, attestant la promesse
Autrefois consentie, a soulevé la Grèce.
Les plus illustres chefs, de leurs armes vêtus,
Conduisant leurs guerriers, soudain sont accourus ;
De chars et de chevaux ils couvrent ce rivage ;
Ils brûlent de venger notre commun outrage.

Je les commande tous, et c'est pour mon malheur,
Vieillard, que j'ai reçu cet éclatant honneur.
Eh quoi ! nous nous flattons de mettre Troie en cendre,
Déjà de ses débris nous comblons le Scamandre,
Lorsque toujours les vents, suspendus sur les eaux,
Dans le calme du port retiennent nos vaisseaux !
Pourquoi cette disgrâce et quel est ce prodige ?
Les rois sont inquiets, tout le camp s'en afflige.
Où sont ces beaux exploits qui nous étaient promis ?
Le ciel va-t-il combattre avec nos ennemis ?
L'un accuse Apollon de nous être contraire,
L'autre Arès, l'autre Zeus, qui tonne sur la terre ;
Mais le fils de Thestor, Calchas, le plus fameux
Parmi tous les devins favorisés des dieux,
Proclame qu'Artémis, d'une offense secrète
Contre les Grecs outrée, à ces bords nous arrête,
Et que sans balancer nous devons promptement
Apaiser d'Artémis le fier ressentiment,
Qu'à son autel enfin il faut qu'on sacrifie...

LE VIEILLARD

Achève, Agamemnon.

AGAMEMNON

Ma fille Iphigénie !

LE VIEILLARD

Malheureux, qu'ai-je appris ?

AGAMEMNON

Cet oracle odieux

Épouvante la terre et fait injure aux cieux.
A peine je l'entends, qu'aussitôt je décide
De quitter et le sceptre et la lance homicide,
De renvoyer l'armée et de ne plus songer
Que d'un frère j'avais l'injustice à venger.
Quoi ! moi-même trancher cette charmante vie
Et voir couler le sang de mon Iphigénie !
L'insensé Ménélas, chez qui le déplaisir
D'Hélène et de son lit n'éteint pas le désir,
Y nourrissant sans cesse une affreuse éloquence,
Dans mon cœur ébranlé vainquit la résistance.
J'écrivis à la reine et mandai qu'en ces lieux
Notre fille devait incontinent se rendre,
Que pour elle brûlait d'une flamme trop tendre
De la nymphe Thétis le fils audacieux :
Je vantais sa valeur, sa naissance divine,
Et j'ajoutais qu'avant de porter la ruine
Dans les sacrés remparts de la forte Ilion,

Achille souhaitait d'avoir dans sa maison
Une épouse du sang d'Atrée et de Tyndare.
O vieillard, c'est ainsi qu'imposteur et barbare,
Je trompais une mère et je n'hésitais pas
D'apprêter à ma fille un indigne trépas.
Mais un heureux retour enfin me fait connaître
Que, me voulant pieux, j'allais cesser de l'être.
Mon message ancien, je le veux effacer
Par ce nouvel écrit que tu m'as vu tracer
Au milieu de la nuit. Prends, va trouver la reine ;
Que ma fille jamais ne sorte de Mycène ;
Que jamais, l'embrassant sur ce funeste bord,
Pour grandir mes exploits je ne cause sa mort !

LE VIEILLARD

Frustré de cet hymen, dis-moi, crois-tu qu'Achille
A tes nouveaux desseins se montrera docile ?
Je crains l'emportement de son cœur offensé.

AGAMEMNON

Achille ignore tout, l'hymen est supposé.
Seuls avec moi, mon frère et le perfide Ulysse
Et le devin Calchas connaissent l'artifice.

LE VIEILLARD

Eh quoi ! flatter ainsi de l'espoir d'un époux
Ta fille ! Quoi, cruel ! l'attirer parmi nous
Pour la faire servir de victime à la Grèce !

AGAMEMNON

Hélas ! conseils pervers, détestable promesse !....
Ami, j'étais de doute et d'ennui consumé :
Dans quel fond de malheur je me suis abîmé !
Mais **cours et hâte-toi**; ne cède pas à l'âge;
Évite les ruisseaux et les sources qu'ombrage
Une épaisse verdure opposée au soleil,
Et ne te laisse pas charmer par le sommeil.

LE VIEILLARD

Sois sans crainte.

AGAMEMNON

Vieillard, encore un mot : écoute.
A tous les carrefours, chaque fois que la route
Se bifurque, prends garde et veille que le char

Qui porte mon enfant n'échappe à ton regard.
Et s'il vient à passer, saisis à la crinière
Les vigoureux chevaux, les tournant en arrière
Vers les portes d'Argos.

LE VIEILLARD

Tu seras obéi,
Ou bien des immortels je me verrai haï.

AGAMEMNON

Prends et montre ce sceau comme sûr témoignage
De ta fidélité. Mais trêve, et va soudain,
Car la nuit se retire et déjà le matin
Se lève sur la mer et blanchit le rivage.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

LE CHŒUR

Loin de Chalcis où je suis née,
Traversant l'Europe écumeux,

Une barque ici m'a portée.
Sur le rivage sablonneux
D'Aulis me voici donc venue
Voir tous ces héros assemblés,
Les uns à la tête chenue,
Les autres aux cheveux bouclés.
L'un tient ses flèches toujours prêtes,
L'autre porte un bouclier clair.
Que de casques et que d'aigrettes
Brillent et frémissent dans l'air !
Et ces héros veulent se rendre
— Nos maris nous l'ont raconté —
En Asie, afin de reprendre
Cette Hélène, dont la beauté
Ayant brûlé de flammes vives
Pâris, qui gardait des troupeaux,
Pâris l'enleva sur les rives
De l'Eurotas plein de roseaux.
Mon cœur battait, et mon visage,
La pudeur l'avait empourpré,
Mais j'ai traversé le bocage
Au culte d'Artémis sacré ;
Et j'ai vu le roi de Mycène
Avec son frère Ménélas,
Ménélas, le mari d'Hélène ;
J'ai vu Nestor, Protésilas,
Nirée, Ulysse, Idoménée ;

J'ai vu Patrocle et Mérion,
Les Ajax, l'un fils d'Oïlée
Et l'autre fils de Télamon.
Enfin j'ai vu, près de la grève,
Contre un char se montrer vainqueur
Du vertueux Chiron l'élève,
Achille, rapide coureur.
Encor que l'armure guerrière
Chargeât sa poitrine et son dos,
Faisant le tour de la carrière,
Il l'emportait sur les chevaux.

SCÈNE III

LE VIEILLARD, MÉNÉLAS, LE CHŒUR

LE VIEILLARD

Oses-tu, Ménélas, un acte détesté ?

MÉNÉLAS

Arrière, tu fais voir trop de fidélité.

LE VIEILLARD

Est-il à mépriser, qui s'attache à son maître ?

MÉNÉLAS

Faisant ce que tu fais, tu pleureras peut-être.

LE VIEILLARD

Non, tu ne devais pas, portant la main sur moi,
Connaître des secrets qui n'étaient pas à toi.

MÉNÉLAS

A ton tour, devais-tu te charger d'un message
Qui de la Grèce allait abattre le courage ?

LE VIEILLARD

Rends-moi ce que tu m'as dérobé. Je suis las
De tous ces vains propos.

MÉNÉLAS

Je ne le rendrai pas.

LE VIEILLARD

Je ne te lâche point.

MÉNÉLAS

Eh ! faut-il que je brise
Du sceptre que voici, vieillard, ta tête grise ?

LE VIEILLARD

Mourant pour la vertu, je mourrai plein d'honneur.
Frappe.

MÉNÉLAS

Je n'aime pas l'esclave beau parleur.
Retiens ta langue.

SCÈNE IV

LES MÊMES, AGAMEMNON

AGAMEMNON

Eh bien, êtes-vous en démente ?
Quel est donc le motif de tant de violence ?

LE VIEILLARD

J'allais quitter ces lieux, j'étais prêt à partir
Vers les remparts d'Argos afin de t'obéir,
O Roi, quand Ménélas n'a pas craint de commettre
Une lâche action en m'arrachant ta lettre.
J'ai défendu tes droits autant que je l'ai pu ;
Mais il est dans sa fleur, et je suis tout rompu
Par la triste vieillesse.

AGAMEMNON

Es-tu si téméraire,
Ménélas ? Parle.

MÉNÉLAS

Mets un frein à ta colère.
Lève un instant les yeux, et je vais, sur ma foi,
Y prendre le début de ma réponse.

AGAMEMNON

Quoi !
Je craindrais de lever les yeux, moi, fils d'Atrée ?

MÉNÉLAS

Reconnais-tu ceci ?

AGAMEMNON

Je fais ce qui m'agrée.
O noire perfidie ! attentat décevant !
Rendras-tu cette lettre ?

MÉNÉLAS

Il faut qu'auparavant
Le camp en soit instruit et que la Grèce entière

De tes secrets complots apprenne la matière.
Je veux te désoler.

AGAMEMNON

Vit-on jamais, grands dieux,
De pareille impudence excès plus odieux !

MÉNÉLAS

Ainsi donc, dans Argos demeurera ta fille ?

AGAMEMNON

Que ne me laisses-tu gouverner ma famille !

MÉNÉLAS

Tu changes à tout coup; ton esprit agité
Comme la paille au vent n'a plus rien d'arrêté.

AGAMEMNON

Ah ! parmi les fléaux il n'en est point de pire,
Mon frère, qu'une langue exercée à médire.

MÉNÉLAS

Un esprit indécis cause de plus grands maux :
C'est le plus malfaisant parmi tous les fléaux,
Et je crains l'amitié de l'homme variable.
Ecoute, si tu peux, ma parole équitable
Sans te montrer superbe en indignation ;
A mon tour, j'y mettrai quelque discrétion.
Souviens-toi bien du temps où tu brûlais d'envie
De commander les Grecs aux champs de la Phrygie ;
Où, sous un air modeste, une fausse pudeur,
Tu n'en savais que mieux convoiter cet honneur.
Dehors, dans ta maison, tu prodiguais ta vue ;
A quiconque voulait ta main était tendue,
Ta main était tendue à qui ne voulait pas.
Ainsi sur tes rivaux enfin tu l'emportas.
Oui, tu te déguisais pour gagner le suffrage
Des chefs et des soldats ; mais cet homme soumis
S'est montré tout à coup avec son vrai visage ;
Il a fermé sa porte à ses anciens amis.
Plus tard, lorsque le ciel, à nos desseins hostile,
Enchaîna dans Aulis notre ardeur inutile,
Nous refusant les vents, à quel air abattu
Fit place, souviens-toi, ta première arrogance !
Comme tu gémissais ! Mon frère, disais-tu,
De ce sort qui nous nuit conjurons l'influence !

Faut-il dans nos États retourner sans honneur
Et qu'Hélène demeure avec son ravisseur ?
Tes plaintes et tes cris alléguaient mon outrage,
Et tu n'étais touché que de ton seul dommage.
Tu consultes l'oracle, et le devin Calchas,
Qui sans l'aveu des dieux ne prophétise pas,
Afin que nos vaisseaux fendent la mer Égée,
Afin que Troie un jour par nous soit saccagée,
Ordonne d'immoler ta fille sur l'autel.
Que faisait-il alors, ton grand cœur paternel ?
N'as-tu pas librement promis le sacrifice ?
N'as-tu pas de l'hymen comploté l'artifice ?
Parle : qui t'a forcé ? Puis, tu changes d'avis :
Ce sacrifice affreux, tu ne l'as plus promis.
Une telle pensée offense ta tendresse.
Tu sauveras ta fille, et périsse la Grèce !
Ah ! qu'un roi de ta sorte, et volage, et rusé,
Qui se masque toujours d'un propos déguisé,
Traître à ses alliés, à son peuple funeste,
Mérite qu'on le blâme !... Et que je le déteste !

LE CHŒUR

Ah ! jamais le courroux de la divinité
Et les astres contraires
Nous sauront-ils tramer un mal plus redouté
Que la haine entre frères ?

AGAMEMNON

Je t'accuse à mon tour, mais je te parlerai
Sans trop enfler la voix, sans lever les paupières
Insolemment. Écoute, et je me souviendrai
Et quel est notre rang et que nous sommes frères.
Je m'étonne vraiment, voyant ce que ton cœur
Communique à tes yeux, contre moi, de fureur !
En quoi t'ai-je offensé ? Depuis quand ? Ton Hélène
Abandonna ta couche, oubliant la pudeur.
Tu la gardais bien mal. Dois-je en porter la peine ?..
Si l'intérêt des Grecs et ton propre intérêt
Et même, j'y consens, peut-être le regret
De voir s'évanouir ma puissance naissante,
Assaillirent mon âme et m'aveuglèrent tant
Que j'ai promis la mort de ma fille innocente,
Les droits de la nature enfin se révoltant
M'ont dessillé la vue et j'ai connu mon crime.
Sur l'autel d'Artémis manquera la victime,
Et tu pâlis de rage, et tu n'es pas content !
Je ne suis qu'à blâmer, dis-tu ? Toi qui ne cesses
De soupirer après de honteuses molleses,
Qui pour l'honnêteté ne montres que mépris,
D'une femme adultère indignement épris,
Es-tu sage, en effet, et faut-il qu'on t'admire ?
Voilà brièvement ce que j'avais à dire,

Et si tu ne veux pas te rendre à la raison,
Moi, je saurai du moins gouverner ma maison.
Quant à tous ces serments exigés par Tyndare,
Ce sont propos d'amants que le désir égare,
Et pour un esprit sain, c'est outrager les dieux
Que de se figurer qu'ils les estiment mieux.
Non, violant les lois du ciel et de la terre,
Non, je ne tuerai pas mes enfants pour te plaire !
Tu ne me verras pas nuit et jour dans les pleurs,
Expier mon forfait par de justes malheurs !

LE CHŒUR

On ne distingue point le faux du véritable
Comme la nuit du jour,
Mais aux yeux de chacun le paternel amour
Toujours paraît aimable.

MÉNÉLAS

Hélas ! infortuné ! Je n'ai donc plus d'amis ?

AGAMEMNON

Pourquoi leur demander ce qui n'est pas permis ?

MÉNÉLAS

Ne m'abanndonne pas : un même sang nous lie,
Mon frère.

AGAMEMNON

Pour sauver ma fille, je l'oublie.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE MESSAGER

LE MESSAGER

Messager diligent et zélé serviteur,
J'accours, Agamemnon, pour réjouir ton cœur.
Le destin me choisit afin que je t'apprenne
Qu'il te rend dans Aulis les charmes de Mycène.
Celui de tes enfants que tu chéris le mieux,
Ta fille Iphigénie approche de ces lieux;
Sa mère l'accompagne, et même il ne te reste
En cet aimable jour plus rien à souhaiter,

Puisque tu vas revoir ton jeune fils Oreste.
Il te faut cependant un peu patienter :
Car, ressentant l'effet d'une trop longue course,
Sous une ombre légère, au bord frais d'une source,
Ta famille à présent se donne du repos,
Et sa suite avec elle, et les quatre chevaux
Du char, libres du joug, paissent dans la prairie.
Que les grands d'ici-bas ont une heureuse vie !
Entre tous les mortels honorés, glorieux,
Comme un feu dans la nuit ils attirent les yeux.
La foule des soldats, ô Roi, déjà se presse,
Avide d'admirer notre belle princesse.
Apprends que ton dessein, que tu celais si bien,
Fait partout le sujet d'un constant entretien ;
Le bruit est répandu du prochain hyménée,
Mais on ignore à qui ta fille est destinée,
Et chacun sans tarder veut connaître le nom
De celui qui sera gendre d'Agamemnon.
Allons, allons, ô Roi, nous couronner la tête
De feuilles et de fleurs ; il est temps qu'on apprête
Les vases consacrés pour la libation ;
Que le peuple joyeux entre dans ta maison ;
Que commencent les chants, que les danses égales
S'accompagnent du son des flûtes nuptiales !
Jamais par le destin il ne sera donné
A ton Iphigénie un jour plus fortuné.

AGAMEMNON

C'est bien, va. Que le reste à présent s'accomplisse
Selon que nous aurons la fortune propice.

(Le messager sort.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LE MESSAGER

AGAMEMNON

C'est un ouvrage, hélas ! plein de solidité
 Que la divinité
 Pour notre perte tisse,
Et c'est un moucheron que tout notre artifice !
Trop épris de moi-même, et rempli du venin
De la présomption, qui ma faiblesse abuse,
 Avec le ciel je ruse,
 Je ruse, et c'est en vain ;
Et je n'espère plus qu'un destin secourable
Arrête de mes maux la course infatigable !

S'arrête-t-il jamais, le malheur des humains ?
C'est l'onde du torrent qui sans cesse est enflée.
Artémis, je te cède, et la vierge immolée
Souillera de son sang mes paternelles mains.
Pourquoi ne suis-je point l'homme qui sur la terre
 Passe obscur, ignoré ?
 Pour tromper ma misère,
Devant tous sans rougir j'aurais du moins pleuré.
Il me faut respecter ma naissance et mon titre,
Et l'honneur rigoureux de ma vie est l'arbitre.
Un peuple sans gémir se soumet à ma loi ;
Je fais peser le joug, mais c'est surtout sur moi.
Lorsqu'une extrémité qui tout courage dompte
 Me vient ainsi presser,
Si je verse des pleurs, ce serait à ma honte,
Ce le serait encor de ne les pas verser.
Ah ! trop funeste bien, plus cruel que l'absence !
Clytemnestre est ici : pourrai-je soutenir,
 O femme, ta présence ?
Dans la fatale Aulis, quoi ! devais-tu venir ?
Hélas ! tu ne sais pas quel hymen je prépare
A ton Iphigénie, ô fille de Tyndare !
Tu la verras bientôt embrasser mes genoux ;
J'entends, j'entends déjà les mots qu'elle profère :
Tu veux donc me tuer, ô mon père, ô mon père !
Est-ce le dieu des morts qui sera mon époux ?
De mon Oreste aussi l'enfance encore tendre

Saura trouver des cris que je crains de comprendre...
O père misérable ! ô tourment ! ô douleur !
O malheureuse mère, ô fille infortunée !
Détestable Pâris, Hélène forcenée,
De votre injuste amour je tire mon malheur !

LE CHŒUR

Tel est le fier destin et telle est son audace !
Sous ses coups il abat
Le plus superbe éclat,
Et la félicité comme une ombre s'efface.

MÉNÉLAS

Mon frère, laisse-moi toucher ta main.

AGAMEMNON

Le sort,
Je le vois, m'est contraire, et c'est toi le plus fort :
Voici ma main.

MÉNÉLAS

Écoute, Agamemnon, mon frère :
Par notre père Atrée et par Pélops aussi,

Source de notre sang, je veux jurer ici
Que je parle à présent d'une bouche sincère.
La pitié me saisit, et je plains tes malheurs;
Tu peux voir que mes yeux répondent à tes pleurs.
Aurais-je en vérité des droits, je te les quitte;
A de nouveaux desseins ton intérêt m'invite.
En te causant des maux, des miens puis-je sortir ?
Serais-je dans la joie en te voyant souffrir ?
Non, non, je ne veux pas que ta maison périsse
Par la faute d'Hélène et par mon injustice !
Les torches de l'hymen peuvent se rallumer,
Mais pour ceux qu'au tombeau la mort vient d'enfermer,
Ceux qui se sont faits cendre, il n'est point d'étincelle
Qui dissipe jamais leur nuit perpétuelle.
J'avais la rage au cœur et j'étais insensé,
Mais je vois à présent que j'avais mal pensé.
Ah ! celle dont l'oracle a demandé la vie,
N'est-ce pas ton enfant, ta belle Iphigénie ?
Oui, c'est le sang d'un frère, et sous le fer cruel
Du même coup le mien arroserait l'autel.
Sèche, sèche tes pleurs, que l'ancienne flamme
Brille encor dans tes yeux, rassérène ton âme;
L'ennui qui te pressait si fort auparavant
N'est plus qu'une buée éparpillée au vent.
Ces vaisseaux sont ici désormais inutiles;
Que les Grecs alliés retournent dans leurs villes !
Laissons là cette guerre et le traître troyen :

Vouons tout à l'oubli, je ne réclame rien.
On dira qu'une femme et ses perfides charmes
Avaient alimenté mes aveugles fureurs,
Et que le désespoir d'un frère, que ses larmes
M'ont fait connaître enfin des sentiments meilleurs.
A l'homme, tôt ou tard, qui n'est point sans remède
Dans le vice endurci, la raison vient en aide.

LE CHŒUR

Le bien succède au mal; certes, il a raison,
 Qui se montre ainsi sage.
O noble repentir, ô généreux langage,
 Digne de ta maison !

AGAMEMNON

Un amour effréné, l'appât de la richesse,
Souvent entre parents corrompent la tendresse;
De la corruption naît le dissentiment,
Qui verse l'amertume à tous également.
Que j'aime ce discours, Ménélas, dans ta bouche !
J'admire ta raison, ton amitié me touche.
Mais que pouvons-nous donc contre l'extrémité
Où nous poussent le ciel et la nécessité ?

Il faut, il faut, hélas ! que mon bras accomplisse
De ma fille aujourd'hui le sanglant sacrifice.

MÉNÉLAS

Et qui t'imposera sa mort ?

AGAMEMNON

Tous nos soldats,
Les soldats et les chefs.

MÉNÉLAS

Ils ne le pourront pas,
Si ta fille aussitôt retourne dans Mycène.

AGAMEMNON

Non, ne nous flattons plus ; ton espérance est vaine.
Calchas révélera l'oracle.

MÉNÉLAS

Il est aisé
De rendre plus discret ce prophète rusé.

AGAMEMNON

Mais un autre péril entre tous nous menace :
Du bâtard de Sisyphe, ah ! connais-tu l'audace ?
Ulysse n'est-il pas de cet oracle instruit ?

MÉNÉLAS

C'est un homme pervers, assurément.

AGAMEMNON

Il nuit

Volontiers.

MÉNÉLAS

A bien feindre il a mis son étude.

AGAMEMNON

Il est toujours d'accord avec la multitude.

MÉNÉLAS

Il est ambitieux.

AGAMEMNON

Eh bien ! figure-toi

Debout dans l'assemblée Ulysse ; contre moi
Il exerce sa ruse ; il prouve par l'oracle
Qu'au départ des vaisseaux je suis le seul obstacle,
Que, du sang de ma fille ayant frustré l'autel,
Je suis envers les Grecs parjure et criminel.
Ses hauts cris véhéments, ses silences perfides,
Excitant la fureur même des plus timides,
Nous périssons tous deux ; et le triste destin
De mon Iphigénie en sera plus certain.
Et si, gagnant Argos, je pense me soustraire
A leur inimitié, bien follement j'espère,
Car leur force alliée accourra sur mes pas.
Ils viendront ravager ma ville et mes États,
Et de nos vieux palais la fumante poussière
Servira de linceul à ma famille entière.
Ah ! cessons de gémir, et d'espérer surtout !
Je trouble vainement ces rives résonnantes.
Ma fille, mon enfant, les Parques innocentes
Ont filé ton martyre et mon deuil jusqu'au bout.
Mélénas, je te prie et t'en supplie encore,

Obtiens du moins, obtiens que Clytemnestre ignore
Jusqu'au dernier moment sa perte et nos malheurs,
Et tu m'épargneras le surplus de mes pleurs.
Vous, filles de Chalcis, qui voyez ma souffrance,
Gardez sur tout ceci le plus discret silence.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHŒUR

Heureux celui qui, retenu
Dans la pudeur et la mesure,
En aimant n'a jamais connu
Qu'un bonheur qui paisible dure.

Éros au visage charmant
De son arc deux traits jumeaux tire :
Le premier blesse doucement,
L'autre cause un affreux délire.

Si l'archer cruel t'obéit,
Comme enfant soumis à sa mère,
Veuille détourner de mon lit,
O Cypris, cette flèche amère !

••

De l'opprobre garde mon cœur
Et qu'un beau renom je mérite;
Que je connaisse ta douceur,
Mais non ta fureur, Aphrodite !

O Pâris aux cheveux d'or,
Ah ! que n'es-tu pas encor
Bouvier de génisses blanches !
Près des sources, sous les branches,
Que n'es-tu pas occupé
Du matin au soir à faire
Résonner comme naguère
Un roseau par toi coupé !
Mais le destin qui nous mène
A voulu que cette Hélène,
Dans tes yeux prenant l'amour,
Sût t'en frapper à son tour,
Et c'est votre perfidie,
O Pâris, qui de furie
Tous les esprits a troublés,
Elle qui contre Pergame
Arme du fer, de la flamme,
Tous les rois grecs assemblés.

Frappés d'un frêne dur au travers de l'armure,
Autant que vos rivaux troyens,

Princes infortunés, vous serez la pâture
Des vautours, des corbeaux, des chiens.

Pourtant le plus à plaindre est le roi de Mycène :
Quel crime il concède à regret !
Mais nous l'avons promis, femmes, devant la reine,
Ne trahissons pas son secret...

Au détour du chemin, voyez, voyez paraître
Ce beau char aux brillants essieux ;
C'est la reine et sa fille, on peut les reconnaître
A leurs vêtements précieux.

(Le char paraît sur la scène.)

Noble reine d'Argos, et toi, belle princesse,
Ce que la vie a de plus doux,
Déjà vous le goûtez : Zeus veuille que sans cesse
De beaux jours se lèvent pour vous.

SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, LE CHŒUR

CLYTEMNESTRE, sur son char.

(Au chœur.)

Cet accueil bienveillant, cet aimable langage
Dont vous nous saluez nous sont un bon présage.
Oui, je l'espère ainsi, car tout, en ce moment,
Ce qui frappe mes yeux, et mon contentement,
Me dit que la fortune, à nous plaire empressée,
Appelle dans Aulis la jeune fiancée.

(Aux femmes de sa suite.)

Vous qui m'avez suivie en cette occasion
Loin d'Argos, sur ces bords, avec précaution
Faites sortir du char les présents qu'à ma fille
Donne pour son hymen son heureuse famille.
Qu'on les porte aussitôt chez le roi.

(Au chœur.)

Dans vos bras,

O femmes, recevez ma fille.

(A Iphigénie.)

Iphigénie,

Va, mon enfant, descends, que tes pieds délicats
S'affermissent sans peur sur cette terre amie.

(Au chœur.)

Rassurez les chevaux, vous tenant devant eux :
Ils sont jeunes encore et bien vite ombrageux.
C'est bien. Qu'une de vous s'empresse de me tendre
Sa main, puisqu'à mon tour du char je vais descendre.
C'est fait, et me voici.

(Aux femmes de sa suite.)

Vous autres, emportez
Oreste de sa couche et me le remettez.

(Tenant Oreste dans ses bras.)

O fils d'Agamemnon, eh quoi, tu dors ? écoute...
Le mouvement du char l'a fatigué sans doute.
Ouvre, ouvre, mon enfant, tes yeux pleins de douceur,
Ouvre-les et souris aux noces de ta sœur.
Cher Oreste, déjà noble par ta naissance,
Tu t'ennoblis encor d'une illustre alliance.
Car le fils de Thétis par son bras valeureux
Comme par son grand cœur se rend égal aux dieux.

(A Iphigénie.)

O le rare ornement de ta maison prospère,
Ma belle Iphigénie, ah ! viens, et plaçons-nous
L'une tout près de l'autre, ô ma fille, et que tous
Disent en me voyant : C'est une heureuse mère !...

O ma fille, déjà se hâte le destin
A nous combler de dons qui n'auront point de fin :
Je vois de ce côté porter ses pas rapides
Ton père, mon époux, la gloire des Atrides.

IPHIGÉNIE

Ah ! ne te fâche pas si je cours le presser
Avant toi sur mon cœur, ô mère, et l'embrasser !

CLYTEMNESTRE

Contente ton désir, tu le peux, ô ma fille :
Tu le chéris le plus de toute sa famille,
Il te chérit le plus.

SCÈNE III

LES MÊMES, AGAMEMNON

IPHIGÉNIE

Que je bénis les dieux
De te revoir, mon père ! Oui, mon cœur est heureux.

AGAMEMNON

Que de ton tendre cœur l'émotion me touche !
Le mien vient de parler, ma fille, par ta bouche.

IPHIGÉNIE

Je suis auprès de toi, comme tu le voulais :
Nous avons obéi, puisque tu commandais,
Et nous avons bravé la fatigue et la route.
Un destin bienveillant nous réunit sans doute :
Père, que tu fis bien !

AGAMEMNON

Le sais-je, mon enfant ?
Ai-je bien fait ou non ?

IPHIGÉNIE

Tu n'es donc plus content
De nous revoir ici ? Ces regards, cet air sombre...

AGAMEMNON

Un roi chef d'une armée a des soucis sans nombre.

IPHIGÉNIE

Sois à moi maintenant, laisse là tes soucis.
Allons, regarde-moi sans froncer les sourcils.

AGAMEMNON

Ma fille, assurément ta présence m'est chère
Autant qu'elle le doit.

IPHIGÉNIE

Mais tu pleures, mon père !

AGAMEMNON

Le jour est déjà proche où tu vas nous quitter.

IPHIGÉNIE

Père chéri, que sais-je ?

AGAMEMNON, à part.

Ah ! comment l'écouter ?

(A Iphigénie.)

Plus la grâce sensée abonde en tes paroles
Et plus mon cœur se fond.

IPHIGÉNIE

Quoi ! j'en dirai de folles
Si je puis t'égayer.

AGAMEMNON, à part.

Mon courage est à bout :
Dois-je me taire encor, dois-je révéler tout ?

(A Iphigénie.)

C'est bien, ma fille.

IPHIGÉNIE

Ah ! dieux ! que nous aurions de joie
Si tu pouvais pour nous oublier cette Troie !
Reste avec tes enfants.

AGAMEMNON

Saurais-je, malheureux,
Rompre de ma grandeur le lien rigoureux ?

IPHIGÉNIE

Que de rois vont périr, Hélène, par tes crimes !

AGAMEMNON

Hélas ! elle fera d'abord d'autres victimes !

IPHIGÉNIE

O déloyal Pâris ! ô Troyens abhorrés !
Tu vas partir bien loin, nous serons séparés !

AGAMEMNON

Nous serons réunis un jour.

IPHIGÉNIE

Je voudrais vivre
A tes côtés, toujours. Si je pouvais te suivre !

AGAMEMNON

Un voyage plus long se prépare pour toi.

IPHIGÉNIE

Ma mère viendra-t-elle, ô mon père, avec moi ?

AGAMEMNON

Non, tu partiras seule.

IPHIGÉNIE

O mon père, peut-être
Dans une autre maison irai-je, où je dois être
Chère à d'autres parents ?

AGAMEMNON

Laissons, laissons cela.

IPHIGÉNIE

Puisqu'il le faut enfin, que rien ne te fera
Quitter de Méléna la querelle maudite,
Va, punis les Troyens, et puis reviens-nous vite.

AGAMEMNON

Je dois auparavant sur l'autel d'Artémis
Sacrifier ici comme je l'ai promis.

IPHIGÉNIE

Que la fière Artémis, père, te soit propice !
Mais pourrai-je admirer de l'heureux sacrifice
Ce qu'il convient d'en voir ?

AGAMEMNON, à part.

Hélas !

(A Iphigénie.)

Tu te tiendras

Près des libations.

IPHIGÉNIE

Ne formerons-nous pas
Des chœurs devant l'autel ?

AGAMEMNON, à part.

Bienheureuse ignorance,

Que je t'envie !

(A Iphigénie.)

Aux yeux du peuple et des soldats,
Comme il sied, maintenant dérobe ta présence :
Retire-toi. Mais non, arrête un peu tes pas :
Elle sera cruelle et longue, cette absence
Qui va nous séparer. Donne un baiser amer
A ton père, ma fille...

(Pendant qu'Iphigénie quitte la scène.)

O front candide et clair,
Taille, corps, corps charmant, virginale figure,
O beaux yeux de ma fille, ô blonde chevelure,
Quel destin violent vous préparent, hélas !
Ce Phrygien Pâris, Hélène et Ménélas !

SCÈNE IV

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR

AGAMEMNON

Ce trop d'émotion qu'ici je fais paraître,
O fille de Léda, t'a surprise peut-être ?
Oui, c'est un jour heureux, c'est pour suivre un époux

Que notre fille va se séparer de nous.
Mais quitter ses enfants, il en coûte quand même !

CLYTEMNESTRE

Puisque aussi bien que toi je quitte ce que j'aime,
Me juges-tu si mal ? crois-tu qu'en ce moment
Je reproche à ton cœur son attendrissement ?
Non, je l'ai partagé ; mais que pouvons-nous faire ?
C'est la commune loi, l'usage nécessaire ;
Le temps adoucira sans doute nos regrets.
Je connais donc le nom de l'époux ; je voudrais
Apprendre maintenant et quelle est sa famille
Et quel est son pays.

AGAMEMNON

Égine était la fille

D'Asopos.

CLYTEMNESTRE

Quel mortel ou quel dieu la reçut
Dans son lit ?

AGAMEMNON

Zeus l'aimait, de Zeus elle conçut
Éaque qui régna sur l'opulente Énone.

CLYTEMNESTRE

A quel fils en mourant laissa-t-il sa couronne ?

AGAMEMNON

A son fils Pélée. Or, avec l'aveu des dieux,
Celui-ci s'unit à Thétis aux beaux cheveux,
Déesse de la mer, rejeton de Nérée.

CLYTEMNESTRE

Est-ce en la profondeur de la mer azurée
Qu'ils se sont mariés ?

AGAMEMNON

C'est sur le Pélion
Que les dieux ont sacré cette illustre union.
Achille en est le fruit.

CLYTEMNESTRE

Qui forma sa jeunesse ?

AGAMEMNON

Le centaure Chiron. Pélée, en sa sagesse,
Pour le garder du vice et de l'iniquité,
Confia son enfant à ce vieillard vanté.

CLYTEMNESTRE

Il est homme prudent, qui choisit un tel maître :
La vertu sert d'exemple. Il me reste à connaître
Maintenant le pays d'Achille.

AGAMEMNON

Apidanos,

Le fleuve aux bords ombreux, le baigne de ses flots.
C'est l'antique Larisse et la terre de Phthie.

CLYTEMNESTRE

Eh bien, qu'il vive heureux avec Iphigénie !
Ma tendresse sans plus le cède à leur amour.
L'épouse-t-il bientôt ?

AGAMEMNON

Nous attendons le jour
Que la lune sera dans sa phase propice.

CLYTEMNESTRE

As-tu comme il convient offert le sacrifice
Qui précède l'hymen ?

AGAMEMNON

A cette heure j'en suis
Tout occupé.

CLYTEMNESTRE

C'est bien, fais promptement. Et puis,
Ce sera le festin nuptial.

AGAMEMNON, à part.

Sort funeste !

CLYTEMNESTRE

La clémence des dieux accomplira le reste.

**

AGAMEMNON

Voudrais-tu bien m'entendre et suivre mes avis?

CLYTEMNESTRE

Parle donc, car tu sais que toujours j'obéis.

AGAMEMNON

Repose-toi sur moi des soins de l'hyménée.
Retourne dans Argos.

CLYTEMNESTRE

Que j'en suis étonnée !
Abandonner ma fille ? Et qui va donc porter
Le flambeau nuptial ?

AGAMEMNON

Tu devrais m'écouter.
Songe, il ne convient pas qu'une femme paraisse
Dans le bruit de ce camp, au milieu de la presse
De soldats.

CLYTEMNESTRE

Il convient que je remette, moi
Qui l'enfantai, ma fille à son époux,

AGAMEMNON

Eh quoi !
Un père saurait bien s'en charger.

CLYTEMNESTRE

Non, l'usage
Ne le veut point ainsi.

AGAMEMNON

N'en dis pas d'avantage,
Obéis.

CLYTEMNESTRE

Non, jamais. Pourquoi? Quels sont mes torts ?
La maison m'appartient, va commander dehors.
En toute occasion, je me montrai docile;

Mais par Zeus, par Héra, reine de notre ville,
Agamemnon, devant un ordre si cruel,
Je brave ta colère. Oui, je veux à l'autel
Conduire mon enfant. Je ferai bien en sorte
Que sur toi, que sur tous ma fermeté l'emporte !

(Elle sort.)

SCÈNE V

AGAMEMNON, LE CHŒUR

AGAMEMNON

Par où donc échapper ? C'est une main de fer
Qui me tient. Pour tromper ce que j'ai de plus cher,
Je ruse sans profit; justement obstinée,
Clytemnestre s'irrite et ne m'écoute pas.
Elle va célébrer un funèbre hyménée.
Crime dénaturé, te commettrai-je, hélas !
Mais ce meurtre odieux qui de tous biens me prive,
Ce sera la rançon de la flotte captive,
De cette guerre aussi les prémices heureux,
Qu'attendent tous ces chefs, de combats amoureux.
C'en est fait, je me rends. Ah ! différons encore !

Non, non, je ne veux pas verser le sang des miens !
Mais que dira de moi la fleur des Argiens
Qui d'un titre sacré m'investit et m'honore ?
Où fixer, et comment, un courage emporté
Au souffle impétueux de la nécessité ?
Les dieux souffriront-ils ma désobéissance ?
Puis-je trahir la Grèce et rompre l'alliance ?
Une aveugle fureur me force à tout oser.
Je la livre à l'autel, à quoi bon m'opposer ?
Je t'y verrai monter, défaillante, éperdue,
Et je supporterai, ma fille, cette vue.
Ni tes beaux yeux en pleurs, ni ton dernier appel,
N'écarteront tes pas, ma fille, de l'autel :
C'est là que j'ai dressé ta nuptiale couche.
Par mon ordre, un bâillon te va fermer la bouche,
Car comment maintenant entendrais-je ta voix ?
Je l'entendais, hélas ! me charmer autrefois,
Quand nous vivions heureux au palais de Mycène,
Quand les dieux bienveillants m'épargnaient toute peine !
C'est assez, et courons, sans plus nous plaindre en vain,
Une dernière fois consulter le devin.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LE CHŒUR

Près du Simoïs aux rapides
Tourbillons argentés,
Couverts de leurs armes splendides,
Sur leurs vaisseaux montés,
Ils viendront ces rois que renomme
Tout le peuple argien,
Héros qui mêlent un sang d'homme
Au sang olympien ;
Ils viendront venger tes parjures,
O Troie, et par le fer
Gagner la sœur des Dioscures
Qui brillent dans l'éther.
Et vaine sera la vaillance
Du magnanime Hector
Et d'Énée à la forte lance
Et des fils d'Anténor.

Tel un fauve de grande taille
Dans un troupeau de bœufs,

Tel s'élance dans la bataille
L'Éacide foudroyeux.
Ajax à la vaste poitrine
Excelle à bien lancer
Une vibrante javeline.
On verra que Teucer,
Avec son arc que nul n'évite,
Peut braver la hauteur
Des tours où, quand Phébus l'agite,
Cassandre en sa fureur
Arrache sa tunique blanche
Et s'épuise à crier,
Portant dans ses cheveux la branche
Du frémissant laurier.

Bientôt la noble reine,
De Pergame souveraine,
Et ses filles et ses brus
Verront leurs malheurs accrus.
Aussi soudain que la foudre
Abat un orme noueux,
La flamme grecque va dissoudre
Les murs bâtis par les dieux.
Vierges, épouses, de cendre
Ayant leurs cheveux souillés,
Feront retentir le Scamandre

De leurs cris multipliés,
Et captives, bétail que traîne
Son maître par le licou,
Elles maudiront Hélène,
Fille du cygne au long cou.

Fardeau des chars guerriers, dispensateur d'audace,
Arès d'airain armé,
Qui te plais au combat, qui roules dans l'espace
Sur un cercle enflammé,
Qui suspends un beau glaive au bout d'un bras robuste,
Homicide, sauveur,
Qui pèses aux mortels, d'une balance juste,
Et l'affront et l'honneur;
Fort par ta lance, Arès toujours inexorable
A la rébellion,
Fais que j'évite, ô Roi, le destin misérable
Des femmes d'Ilion;
Ah ! laisse, laisse-moi vieillir dans ma patrie,
Libre parmi les miens,
Allié des mortels, qui répands sur leur vie
Et les maux et les biens !

ACTE III



SCÈNE PREMIÈRE

LE CHŒUR

Contre Iliou portant le fer,
Les flammes,
Les Atrides couvrent la mer
De rames.
Auprès d'Ajax impétueux,
Qui guide
Ses hardis marins, sont tous ceux
D'Élide;
Là sont aussi les Éniens
Sauvages,
Et ceux partis des locriens
Rivages,
Et ceux qui viennent des rochers
Arides
Des Echinades aux nochers
Perfides :

Spectacle qui, comblant mes vœux,
Réclame
Toujours et mon cœur et mes yeux
De femme;
Je retourne et veux être là
Sans cesse,
Pour m'en souvenir jusqu'en la
Vieillesse.

(Le chœur sort.)

SCÈNE II

ACHILLE

Sans plus délibérer il faut qu'on se décide :
Agiſsons. Mais comment ? et que pense l'Atride ?
Holà ! Qu'un serviteur prévienne Agamemnon
Qu'Achille le demande au seuil de sa maison...
Ah ! verrons-nous jamais cette onde tout émue ?
Que ce calme odieux attriste notre vue !
La Grèce s'est levée, et le dieu des combats
A la perte de Troie excite notre bras :
Celui qui de l'hymen ignore encor les charmes
Laisse sa maison vide, et l'autre, indifférent
Aux cris de ses enfants, de son épouse en larmes,

N'aspire dans son cœur qu'au nom de conquérant.
Mais du repos des vents notre flotte captive
Abuse cette ardeur, la retenant oisive;
Et moi-même abusé, les plus sacrés liens
N'ont point su m'arrêter aux champs thessaliens.
Quoi ! j'ai quitté mon père appesanti par l'âge
Pour vivre sans honneur sur un âpre rivage !
Mes fidèles guerriers, qui murmuraient tout bas,
De se plaindre tout haut ne se contiennent pas.
« Achille, disent-ils, est-ce Eurus ou Borée
Qui s'apprête à souffler par le détroit d'Eubée ?
Attendrons-nous toujours ces butins, ces lauriers,
Qui nous ont fait te suivre et quitter nos foyers ?
De nous tirer d'Aulis en vain tu t'évertues :
Puisqu'il te faut encore ici demeurer coi,
Que ne retournons-nous plutôt à nos charrues,
En laissant ceux d'Argos aux lenteurs de leur roi ? »

SCÈNE III

ACHILLE, CLYTEMNESTRE

CLYTEMNESTRE

En entendant ta voix, ô fils de la déesse,

J'ai quitté ma demeure et j'accours où me presse
Mon cœur impatient de sa félicité.

ACHILLE, à part.

Quelle est donc cette femme à la noble beauté ?
Sainte pudeur !

(A Clytemnestre.)

Ici, tout respire la guerre :
En ces lieux, dans ce camp, femme, que viens-tu faire
Seule ? Qui donc es-tu ?

CLYTEMNESTRE

Clytemnestre est mon nom ;
Je naquis de Léda, l'Atride Agamemnon
Est mon époux.

ACHILLE

En peu de mots tu viens de dire,
Femme, ce qu'il fallait. Mais que je me retire,
Car je crains d'offenser ton époux, si mes yeux
Osent te regarder plus longtemps.

CLYTEMNESTRE

Non, tu peux,
Tu peux me regarder, Achille, sans offense.

J'aime ta retenue et j'aime ta prudence,
Et pourtant je te dis : Mets ta main dans ma main,
Puisque aussi cher qu'un fils tu me seras demain !

ACHILLE

Comment l'oser, ô femme, et que viens-je d'entendre ?

CLYTEMNESTRE

Oui, tu le dois oser et je puis le prétendre,
Maintenant que l'hymen heureux et souhaité
Va te joindre à ma fille.

ACHILLE

O femme, en vérité,
Laissons là cet hymen : ma surprise est extrême.
De quoi me parles-tu ? Le sais-tu bien toi-même ?

CLYTEMNESTRE

Tu ne me blesses point, Achille : il est permis
De tenir ce langage à de nouveaux amis
Et de trop de vertu cette pudeur m'assure.

ACHILLE

Je n'ai pas recherché ta fille, je le jure,
Et l'Atride jamais d'une telle union
Ne donna l'espérance à mon ambition.

CLYTEMNESTRE

N'est-ce pas mon époux dont le message ordonne
De presser cet hymen ? A mon tour je m'étonne
De t'entendre parler. Fils de Thétis, eh quoi !
Comment, à quelle fin s'est-on joué de moi ?

ACHILLE

Saurais-je t'éclairer, ô femme, et que répondre ?
Mais trouvons le coupable, et je cours le confondre.

CLYTEMNESTRE

Hélas ! ma chère fille, ô mensonge odieux !
En devons-nous noircir un père, justes dieux ?

ACHILLE

Tu crois qu'Agamemnon... ?

CLYTEMNESTRE

Fils de Thétis, la honte,
Rien qu'à te regarder en face, me surmonte.

ACHILLE

Ma honte n'est pas moindre.

CLYTEMNESTRE

On s'est joué de nous.

ACHILLE

Il faut que sans tarder je parle à ton époux.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE VIEILLARD

LE VIEILLARD

O Reine, reconnais un serviteur fidèle,
Et toi, fils de Thétis, demeure.

**

ACHILLE

Qui m'appelle
En entr'ouvrant la porte et tremble en me parlant ?

LE VIEILLARD

Un vieillard, mais les ans ne me font pas tremblant ;
Tout à l'heure, tu vas savoir pourquoi je tremble.
Dis-moi, devant la porte êtes-vous seuls ensemble,
La Reine et toi ?

ACHILLE

Vieillard, nous sommes seuls ici.
Mais que veux-tu ?

LE VIEILLARD

C'est bien. O Fortune, merci !
Avisons maintenant et que le ciel ait cure
De ceux qui me sont chers.

ACHILLE

Ta parole est obscure.

LE VIEILLARD

Il s'agit d'un malheur et j'hésite à parler.

CLYTEMNESTRE

Si le ciel le décrète, à quoi bon le celer ?

LE VIEILLARD

Comme part de ta dot, je te suivis, ô Reine,
De ta Sparte natale au palais de Mycène.

CLYTEMNESTRE

Mon père t'a nourri dès tes plus jeunes ans.

LE VIEILLARD

Que ne ferais-je pas pour toi, pour tes enfants ?

CLYTEMNESTRE

Vieillard, tu m'as toujours fidèlement servie

LE VIEILLARD

Certes, pour ton époux je donnerais ma vie,
Mais je le trahirais pour ton bien sans regret.

CLYTEMNESTRE

Vieillard, ne tardons plus, découvre ton secret.

LE VIEILLARD

J'annonce des forfaits le plus abominable :
L'Atride va tuer sa fille de sa main.

ACHILLE

N'es-tu pas insensé, vieillard ? Est-il croyable
Qu'Agamemnon médite un forfait inhumain ?

LE VIEILLARD

Avant que le soleil du ciel ne se retire,
Le glaive aura percé le cou de son enfant.

CLYTEMNESTRE

Quoi ! je frémis d'horreur ! Quoi ! Quelque affreux délire
A-t-il à mon époux ravi l'entendement ?

LE VIEILLARD

Pour sa fille du moins et pour ce qui te touche,
O malheureuse Reine, il n'a plus sa raison.

ACHILLE

Peut-être malgré lui, tout plein d'un dieu farouche,
Forme-t-il le dessein de cette trahison ?

LE VIEILLARD

Les Grecs n'aborderont qu'à ce prix en Phrygie,
Ainsi que l'a prédit l'oracle de Calchas.

CLYTEMNESTRE

O ma fille chérie, ô mon Iphigénie,
Ton père, furieux, veut t'égorger, hélas !

LE VIEILLARD

Sur l'autel d'Artémis, de ces lieux souveraine,
Ta fille va mourir pour le retour d'Hélène.

CLYTEMNESTRE

On égorge ma fille, on m'arrache le cœur
Pour rendre à Ménélas mon odieuse sœur !

LE VIEILLARD

Tu sais tout maintenant.

CLYTEMNESTRE

Ce n'était donc qu'un piège,
Cet hymen ! Il couvrait leur dessein sacrilège !

LE VIEILLARD

Pour attirer sa fille, en son esprit rusé,
Agamemnon forma cet hymen supposé.

CLYTEMNESTRE

Je t'ai conduite ici, ma fille, pour ta perte !
Hélas ! à tes bourreaux je t'ai moi-même offerte !

LE VIEILLARD

Que j'ai pitié de vous ! que je plains votre sort !
Que je blâme le Roi d'accorder cette mort !

CLYTEMNESTRE

Oui, mort non méritée, ô mort injurieuse !
Ah ! comment retenir mes larmes, malheureuse !

LE VIEILLARD

Pleure, pleure : est-il mal qui se puisse égaler,
Pauvre mère, à celui qui fait tes pleurs couler ?

CLYTEMNESTRE

Mais, ô vieillard, dis-moi, quelle fortune rare
T'a livré le secret de leur crime barbare ?

LE VIEILLARD

Ce secret, je l'ai su de la bouche du Roi,
Alors qu'il m'a remis une lettre pour toi.

CLYTEMNESTRE

Écrivait-il, vieillard, de hâter le voyage ?

LE VIEILLARD

Non, mais il récusait son ancien message,
Te disant de garder ta fille. En ce moment,
Agamemnon pensait plus raisonnablement.

CLYTEMNESTRE

N'as-tu donc point mené jusqu'au bout l'entreprise ?
Cette lettre, en mes mains tu ne l'as pas remise.

LE VIEILLARD

Le traître Ménélas me l'a su dérober.
C'est lui qui t'a perdue et qui te fait tomber
Dans l'infortune.

CLYTEMNESTRE

Eh bien, fils de la Néréide,
Connais les fils d'Atrée et leur âme perfide.

ACHILLE

Ils connaîtront aussi par mon ressentiment
Que l'on n'outrage point Achille impunément.

CLYTEMNESTRE

Ils vont tuer ma fille, et c'est ton hyménée
Qui met sous le couteau sa tête infortunée.

ACHILLE

Le soin de mon honneur saura m'intéresser
D'autant plus aux malheurs qui te viennent presser.

CLYTEMNESTRE

Quoi ! pourrais-je oublier ma mortelle origine,
Quand je répands ces pleurs dont j'ai les yeux noyés ?

Non, héros qui naquis d'une mère divine,
Je ne rougirai pas de tomber à tes pieds.
Me sied-il de montrer une tête trop fière ?
On veut tuer ma fille : irai-je, pauvre mère,
A l'instant que le fer lui va percer le flanc,
Par un stupide orgueil faire honneur à mon rang ?
Qui se fie au bonheur, à ses biens, qu'il contemple
Les soudains changements du sort en mon exemple.
Quelle fut la hauteur de ma félicité !
Et maintenant est-il au monde adversité,
Hélas ! qui de mes maux puisse allonger la trame ?
O ma fille !... A Calchas livreras-tu ta femme,
Achille ? Que ce soit à juste titre ou non,
Il n'en est pas moins vrai qu'elle a reçu ce nom.
C'est pour s'unir à toi que, de fleurs couronnée,
Sur ces bords malheureux je l'avais amenée.
Comme je me flattais de l'éclat de ton sort !
Et je te conduisais, ô ma fille, à la mort.
Par ta main que je touche, Achille, je t'implore,
Par ton père Pélée et par ta mère encore,
De sauver mon enfant... O terre ! ô vastes cieux,
O perfides mortels, impitoyables dieux !...
Seule au milieu d'un camp, par mes parents trahie,
Personne ne me montre une figure amie.
Pour me réfugier, je n'ai que tes genoux.
Tu connais le dessein de mon cruel époux :
Sur l'autel d'Artémis déjà le couteau brille ;

Achille, prends pitié, viens en aide à ma fille.
Ose étendre sur nous ton invincible main,
Car tu peux arrêter notre horrible destin.

ACHILLE

Je sais être prudent quand il le faut, et même
Je sais me défier d'une sagesse extrême.
L'infortune m'afflige, et la prospérité,
Réjouissant mon cœur, ne l'a pas exalté.
Mon zèle est circonspect, mais je n'ai point de crainte
D'agir sans hésiter, ayant pensé sans feinte.
Car les enseignements du vertueux Chiron
Ont façonné jadis ma naissante raison.
Les armes à la main, je saurai satisfaire,
Ici comme partout, aux devoirs de la guerre.
Toi, Reine, puisque ceux qui te sont le plus chers
Te trament sans pitié les maux les plus amers,
Compte sur mon secours : quoique bien jeune encore,
Je brave les plus vieux quand l'infortune implore.
Je sauverai ta fille et je ne souffre pas
Qu'on emprunte mon nom pour des assassinats.
Oui, puisqu'à cet oracle Agamemnon défère,
Je saurai l'empêcher d'être un indigne père,
Et ce sang innocent qu'il aura seul versé,
Il ne me convient pas d'en être éclaboussé.

Par la nymphe Thétis, par toute ma famille,
Par mon père héros, mon aïeul immortel,
Non, tu ne verras pas, noble Reine, ta fille
Sous de barbares mains expirante à l'autel.
Peut-être que Calchas, à lui-même fatales,
Consacre en ce moment l'orge et les eaux lustrales.
Qu'est-ce donc à la fin que ces devins fameux
Dont la bouche à tout coup nous fait parler les dieux ?
Pour quelques vérités que le hasard leur livre,
Parmi combien d'erreurs il nous faudrait les suivre !

CLYTEMNESTRE

Je sens, je sens déjà plus calmes mes douleurs.
Suis-je toujours livrée au pouvoir des malheurs ?
Le fils de la déesse est touché de ma plainte :
Balancerai-je encore entre l'aise et la crainte ?
Quoi ! lorsque ce héros me répond du destin,
Je ne fixerais point mon esprit incertain ?
Ah ! comment te louer, ô magnanime Achille ?
Ce sera d'une ardeur ou trop forte ou débile ;
Car de pareils excès mon cœur est combattu :
J'adore ta pudeur autant que ta vertu.
Une âme, je le sais, hautement vertueuse,
Ne souffre qu'à regret la langue trop flatteuse.
Je me verrai pourtant mettre au rang des ingrats,

Si pour un tel bienfait je ne t'exalte pas !
Je me lamente, hélas ! j'étale des misères,
Achille, et j'en rougis, qui te sont étrangères ;
Mais le don généreux a toujours double prix,
Quand sans nous abaisser nous en sommes surpris,
Et c'est comme tu fais qu'un noble cœur soulage
Un mal injurieux qui n'est pas son partage.
Oui, ne te lasse point de nous prendre en pitié :
Nous n'avons réconfort que de ton amitié.
De t'appeler mon fils, j'ai perdu l'espérance,
Mais, sensible à ces cris qu'arrache ma souffrance,
Ma fille évitera, héros, par ton secours,
L'infortuné trépas qui menace ses jours.
Contre un père odieux et sa lâche manie,
C'est toi l'asile, unique à mon Iphigénie.
Pour qu'elle implore aussi, héros, si tu le veux,
Tu la verras bientôt apparaître à tes yeux,
Et pleine d'assurance, et cependant encore
Modeste sous ses traits que la pudeur colore.

ACHILLE

Sans plus te tourmenter, confiante en ma foi,
Garde bien d'amener ta fille devant moi.
Évitons d'encourir le blâme populaire.
Songe qu'un camp nombreux, dès longtemps au repos,

Aime la calomnie et les méchants propos.
Tu m'auras pour soutien, priant ou sans prière;
A prévenir tes pleurs tu me verras constant.
Si je parle en trompeur, que je meure à l'instant,
Mais que je vive encor si ma bouche est sincère.

CLYTEMNESTRE

Vis longtemps, vis comblé de la félicité,
Continuel support de toute adversité.

ACHILLE

Je saurai, s'il le faut, user de violence,
Mais laissons-nous d'abord guider par la prudence.

CLYTEMNESTRE

Que vas-tu dire?

ACHILLE

Il faut tenter Agamemnon
Une dernière fois; il est père : peut-être
Il se réjouira de penser mieux.

CLYTEMNESTRE

Non, non,
Esclave de sa gloire, il est perfide et traître.

ACHILLE

Ne désespérons pas de le persuader :
Une raison à l'autre a su souvent céder.

CLYTEMNESTRE

Eh quoi ! nous nous flattons d'une espérance morte.
Pourtant, comment faut-il, dis, que je me comporte ?

ACHILLE

Écoute mon conseil : va supplier le Roi.
Qui sait s'il n'attend point, rempli d'un juste effroi,
De trouver dans tes yeux cette lueur qui brille,
Ce reste de tes pleurs, pour épargner sa fille ?
Alors, sans mon secours échappés du malheur,
Tous deux vous goûterez une égale douceur.

CLYTEMNESTRE

Il me faut t'obéir. La parole sensée
S'écoule abondamment d'une noble pensée...
Mais s'il était sans cœur, si je n'en obtiens rien,
S'il veut tuer ma fille ?... Hélas ! songes-y bien !
Où, dans quels lieux encore irai-je, infortunée
Implorer ton appui contre ma destinée ?

ACHILLE

Je veillerai sur vous en gardien vigilant,
Selon l'occasion prudent ou violent.
Lorsqu'en votre intérêt, ô Reine, je décide
Contre une injuste mort et contre un parricide,
Y saurais-je manquer ? Et, certes, il ne sied pas
Que, cédant au poison d'une âme désolée,
Tu portes malgré toi, défaite, échevelée,
Tes pas mal assurés au milieu des soldats,
Et qu'il en rejaillisse affront et vitupère
Sur ce prince fameux, ce Tyndare, ton père.

CLYTEMNESTRE

C'est bien. Pour toi, héros, s'il est de justes dieux,
Tu ne subiras point le malheur odieux.

ACTE IV

**

15



SCÈNE PREMIÈRE

LE CHŒUR

Quel plectre anime ainsi les cithares sonores ?
Quel souffle a traversé le pertuis des roseaux ?
Sur le haut Pélion, montagne des Centaures,
Tous les antiques pins bruissent comme des eaux.

Les filles de Mnémosyne,
De Zeus la race divine,
Les Muses aux noirs sourcils,
Vont célébrant la journée
Qui consomme l'hyménée
De Pélée et de Thétis.

Fils d'Éaque, du fond de la voûte éthérée,
Pour te favoriser tout l'Olympe est venu ;

Vois tes cinquante sœurs, ô fille de Nérée,
Entends les blancs cailloux sonner sous leur pied nu.

Sur la grève blanchissante,
Chryséïs, Eudore, Ianthe,
Thoé pleine de langueurs,
Clytie aux tresses humides
Et les autres Néréïdes
Dansent en formant des chœurs.

O Hyménée, Hymen ! Que le plaisir abonde !
Que l'enfant phrygien au visage attrayant,
Réjouissant l'esprit des dieux, verse à la ronde
Dans les cratères d'or le breuvage brillant !

Portant un présent champêtre,
On vit soudain apparaître
Les Centaures au beau crin ;
Tout couronnés de verdure,
Ils brandissaient une dure
Pique faite de sapin.

Ils criaient : Gloire à toi ! car tu seras la mère
D'un héros, ô Thétis, ô marine lumière !
Si Chiron ne ment pas,

Si d'écouter le ciel justement il se vante,
Un fils naîtra de toi pour être l'épouvante
Des furieux combats :

Beau, formidable, armé de l'épée infaillible,
Coureur aux pieds légers, le cœur inaccessible
Aux menaces du sort,
Sur les champs plantureux qu'arrose le Scamandre,
Parmi ses ennemis on le verra répandre
La dévorante mort.

Ainsi des immortels la propice assemblée
Sur le haut Pélion,
De la nymphe Thétis et du vaillant Pélée
Célébrait l'union.
Iphigénie, hélas ! c'est pour une autre fête
Où couleront des pleurs
Que les Grecs vont mêler les boucles de ta tête
D'un chapelet de fleurs.
Telle, en riche apparat, victime couronnée,
Pour désarmer le ciel,
Une pure génisse à la peau tachetée
S'approche de l'autel.
Noble vierge d'Argos, dans la verte prairie,
Près des courantes eaux,

Au milieu des bouviers tu ne fus pas nourrie
 Au son des chalumeaux.
Tu croissais sage et belle, une reine ta mère
 Avec un soin jaloux
T'élevait pour te voir dans le palais prospère
 D'un prince ton époux.
Et pourtant, ô malice où le monde s'obstine !
 Une brutale main
Avec le fer aigu fera de ta poitrine
 Jaillir ton sang humain.
Ah ! comment l'incarnat qui pare ton visage
 D'un charme virginal
Et ta fierté décente et la fleur de ton âge
 Sauraient vaincre le mal,
Puisque l'ambition, la fraude et l'impudence,
 Le vice injurieux,
Ont fait que les mortels sont livrés sans défense
 A la haine des dieux !

SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR

CLYTEMNESTRE

Quels sont mes déplaisirs ! ô tourment, ô misère !
Ma fille est dans les pleurs : elle sait que son père
En l'imputant au ciel consent à l'immoler.
Moi qui n'espère plus, puis-je la consoler ?
En aurai-je le front ? Serai-je assez impie
Pour arrêter les pleurs de mon Iphigénie ?
Hélas ! et cependant, ce père, cet époux,
Que ne retiennent point les liens les plus doux,
Ennemi de son sang, meurtrier de sa fille,
M'évite et fuit le toit où pleure sa famille.
Il cherche à m'abuser... Mais il vient de ce pas.
C'est lui, c'est mon époux, je ne me trompe pas.
Cruel Agamemnon ! ô cœur perfide et traître !
Ah ! que j'ai de la joie en te voyant paraître !
Eh bien, ne tarde plus, presse tes pas contraints !
Viens trouver dans mes yeux, lâche, ce que tu crains !

SCÈNE III

LES MÊMES, AGAMEMNON

AGAMEMNON

Femme chère à mon cœur, Clytemnestre, il me semble
Qu'une fortune amie en ces lieux nous assemble.

CLYTEMNESTRE

Je veux le souhaiter.

AGAMEMNON

O race de Léda,
Remets entre mes mains notre fille. Déjà
Brûle le feu lustral; bientôt le sacrifice
Qui précède l'hymen, du sang d'une génisse
Va réjouir l'autel.

CLYTEMNESTRE

Tu trouves à propos
Un langage tout plein d'irréprochables mots.

Saurai-je en trouver un pour marquer le mérite
De l'affreuse action que ton âme médite ?
O traître, tu le veux ? Sors donc, ma fille, viens :
Ton père, tu le sais, va nous combler de biens.
Accours, et dans tes bras emporte aussi ton frère.
Oui, venez tous les deux, empressez-vous. O père,
Ta fille t'obéit, la voici devant toi.
Après, je vais parler et pour elle et pour moi.

SCÈNE IV

LES MÊMES, IPHIGÉNIE, ORESTE

AGAMEMNON

Pourquoi baisser tes yeux qui sont mes plus doux charmes ?
Ma fille, tu me vois et tu verses des larmes.

CLYTEMNESTRE

Ah ! par où commencer à plaindre mon tourment ?
Tant de maux ont-ils fin, ont-ils commencement ?

AGAMEMNON

D'où vient, d'où vient cela ? Quoi ! toutes deux de même !
Quoi ! toutes deux d'accord montrer ce trouble extrême !

CLYTEMNESTRE

Apaise, si tu peux, ma crainte et ma terreur.

AGAMEMNON

Que veux-tu dire ? Hélas ! tu me remplis d'horreur !

CLYTEMNESTRE

Vas-tu tuer ta fille ?

AGAMEMNON

Ah ! quel soupçon ! Ah ! cesse !
Ne parle pas ainsi.

CLYTEMNESTRE

N'as-tu fait la promesse
De l'égorger ?

AGAMEMNON

Grands dieux !

CLYTEMNESTRE

De la sacrifier ?

Allons, ose répondre et te justifier.

AGAMEMNON

Parques, dieux infernaux, ô destin redoutable,
O toi, d'Agamemnon génie inexorable !

CLYTEMNESTRE

Ce génie est le mien et le sien à la fois :
Il est inexorable et nous perd tous les trois.

AGAMEMNON

Mais quel tort t'ai-je fait ?

CLYTEMNESTRE

Eh quoi, nier encore !
Malheureux, tu le sais plus que je ne l'ignore.

AGAMEMNON

Mes secrets sont trahis.

CLYTEMNESTRE

On m'a tout révélé
Et ta confusion ne laisse rien celé.
Va, tais-toi.

AGAMEMNON

Je me tais, car, au malheur, qui songe
A joindre vainement la honte du mensonge ?

CLYTEMNESTRE

C'est bien, Agamemnon; il me faut te parler
A présent sans détour : je veux te rappeler
Qu'à mon premier époux insolemment ravie
De force et malgré moi j'ai partagé ta vie.
Te souvient-il qu'alors mes deux frères jumeaux,
Ce Castor, ce Pollux, brillants sur leurs chevaux,
De ton audace outrés t'ont déclaré la guerre
Et tu faillis périr ? Mais Tyndare, mon père,
Que tu vins supplier, te conserva le jour;

Même il sut à la fin te gagner mon amour.
T'ai-je depuis ce temps donné sujet de plainte ?
Content dans ta maison et la quittant sans crainte,
Près de moi, ton ennui se soulageait encor.
Une femme modeste est un rare trésor ;
Elle obéit toujours et jamais n'importune ;
Mais la méchante femme est chose plus commune.
Ah ! pour tout cet excès de zèle et de douceur,
Pour tous mes tendres soins, tu me perces le cœur,
Et je verrai ma fille, ainsi qu'une génisse,
Saigner sous le couteau de l'affreux sacrifice.
Songe, songes-y bien ; écoute, Agamemnon ;
Vas-tu, de tes exploits effaçant la mémoire,
Laisser parmi les Grecs un sinistre renom ?
Parce que Ménélas, ennemi de sa gloire,
De son lâche désir sans cesse consumé,
Souhaite encore Hélène en son lit diffamé,
Répandras-tu ton sang ? Tu rendrais-tu coupable
D'un forfait sans exemple et le plus détestable ?
Quoi ! si la fausse Hélène a suivi son amant,
Faut-il qu'Iphigénie expire en ce moment ?
Te l'avais-je enfantée, hélas ! est-elle née
Pour être la rançon de cette forcenée ?
Je te le dis, prends garde, Agamemnon, et crains
De changer dans mon cœur en haine mes chagrins.
Aveugle criminel, si le dieu des batailles,
Arès, n'accorde point de forcer les murailles

De l'antique Pergame, ou qu'un retour amer
Te fasse errer longtemps sur la profonde mer,
Quels vœux formeras-tu ? quelle prière vaine
Sortira de ma bouche ? Ah ! les dieux immortels
Voudront-ils t'épargner et détourner leur haine
D'un père injurieux qui souille les autels
Du sang de ses enfants ?... Quand mon regard avide,
La cherchant, trouvera partout sa place vide,
Quand je reconnaîtrai, tout poudreux et défait,
L'ouvrage virginal où sa main se plaisait,
Je pleurerai ma fille et je verrai son père
Sous le hideux aspect d'un monstre sanguinaire.

LE CHŒUR

D'accord avec la reine, au-dessus de la voix
De l'oracle sévère,
Du ciel, de sa colère,
Ecoute, Agamemnon, les naturelles lois.

IPHIGÉNIE

Mon père, en ce moment, que n'ai-je l'éloquence
De ce chanteur harmonieux
Qui charmaient les rochers ! Mais pour toute science,
Je n'ai que les pleurs de mes yeux.

Malgré moi j'ai senti ma force défaillante,
Et j'approche de tes genoux
Comme fait de l'autel la branche suppliante.
Hélas ! que le soleil est doux !
Laisse-moi vivre encore, ô mon père, ô mon père !
Eh quoi ! déjà serait-ce assez ?
A peine florissante, irai-je sous la terre
Avec les pâles morts glacés ?
Pour la première fois, c'est ma bouche enfantine
Qui ta donné le plus doux nom ;
Alors tu me pressais, père, sur ta poitrine,
Sans songer au sort d'Ilion ;
Alors tu me disais : Te verrai-je, ma fille,
Dans la demeure d'un époux,
Heureuse, et dans un rang digne de ta famille
Vivre et briller aux yeux de tous ?
Et je te répondais : Qu'un dieu daigne m'entendre !
Que je reçoive en mes foyers
Mon père vieillissant, et puissé-je lui rendre
Sa peine et ses soins nourriciers !
Tous ces tendres projets, ces paroles amies
N'ont pas quitté mon souvenir ;
Je m'en flattais encor, mais toi, tu les oublies
Et tu veux me faire mourir.
Ah ! pourquoi sur sa nef fendant la mer calmée
Pâris toucha nos bords heureux,
Et d'un nouvel hymen Hélène fut charmée,

Brûlant des plus coupables feux !...
Tourne les yeux vers moi, que sur ta fille tombe
Ton regard avec un baiser,
Et puis je descendrai, mon père, dans la tombe
En ce gage me reposer.

(A Oreste.)

Et toi, mon frère, et toi, soutien bien faible encore,
Enfant ignorant du malheur,
Pleure avec moi pourtant et, sans parole, implore
Que l'on laisse vivre ta sœur.

LE CHŒUR

Hélène, ton parjure
Arme l'un contre l'autre et la femme et l'époux,
Le père et ses enfants, et brise les plus doux
Liens de la nature.

AGAMEMNON

Exécrable aux mortels et des dieux oublié,
Du sang de mes enfants je n'aurais pas pitié ?
Dans ma propre maison, je choisis des victimes
Et pour un peu d'éclat je commets de grands crimes ?
Femme, détrompe-toi : de mes brillants honneurs,
Plus ferme j'affrontai les charmes suborneurs.

Ah ! le ciel qui nous perd a vu sur ce rivage
Lutter et succomber mon malheureux courage ;
Car qui peut retenir ces rois armés d'airain
Et taire la rumeur de ces soldats sans frein ?
Ardents à naviguer, avec impatience
Ils supportent des vents le calme et le silence.
Pour que les dieux, hélas ! accordent de venger
L'injure que nous fait un barbare étranger,
L'oracle a demandé le sang de ma famille :
A la nécessité je t'immole, ma fille.
Ce que je fais, il est terrible de l'oser,
Et c'est terrible aussi que de m'y refuser.
Croyez-moi, ce n'est point Ménélas qui me presse.
Ma fille, en te livrant j'obéis à la Grèce.
Des chefs et des soldats l'homicide fureur
Me force et me repousse à ce comble d'horreur.
Ils tiennent malgré tout ma puissance asservie,
Et si je m'essayais à te sauver la vie,
Dans Mycènes tes sœurs périraient sous leurs coups,
Et toi, ta mère encore, et moi-même avec vous...
Ma fille, enfin, c'est toi tout l'espoir de nos armes ;
Du perfide Ilion c'est toi le châtiment.
Va paraître à l'autel dans un rayonnement,
Ma fille, et que moi seul je verse ici des larmes.

(Il quitte la scène.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins AGAMEMNON

CLYTEMNESTRE

O ma fille, ô ma fille, ô mon doux réconfort !
Ton père t'abandonne et te livre à la mort !

IPHIGÉNIE

Hélas ! injustes coups du destin qui m'accable !
Pour moi s'éteint déjà la lumière adorable
De l'éclatant soleil !
Et tu péris aussi de ma propre misère,
Et pour nous lamenter, à toutes deux, ma mère,
Convient un chant pareil.

Rives du Simoïs, vallons, forêt neigeuse,
O grottes de l'Ida, montagne sourcilleuse,
Versants, plateaux, sommets,

Où Pan habite encor les bercails et les âtres,
Plût au ciel que Pâris, nourri parmi les pâtres,
Ne vous foulât jamais !

Ah ! l'épouse de Zeus et la vierge d'Athène
Et la blanche Cypris, qui par le monde mène
Les cœurs émerveillés,
Près des limpides eaux, source aux Naïades sainte,
Devaient-elles cueillir la rose et l'hyacinthe
Dans les prés émaillés ?

O Parque, ô dieux cruels ! trop illustre querelle
Où le bouvier troyen jugea de la plus belle,
Et toi, funeste amour !
C'est pour ma perte, hélas ! qu'Hélène fut ravie,
Et je meurs, malheureuse, et je quitte la vie
Et la douceur du jour.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, ORESTE,
LE CHŒUR

IPHIGÉNIE

Vois ce jeune guerrier entouré de soldats;
Quel est-il, ô ma mère ? Il porte ici ses pas.

CLYTEMNESTRE

C'est le divin héros qui, par le mariage,
Devait s'unir à toi sur ce triste rivage.

IPHIGÉNIE

Quoi, malheureuse ! hélas ! que je quitte ces lieux
Et que je me dérobe, ô ma mère, à ses yeux.

CLYTEMNESTRE

Non, reste, mon enfant : touché de ta misère,
Il veut te secourir contre ton propre père.

IPHIGÉNIE

O ma mère, il approche !... Ah ! lorsque je le vois,
Hélas ! pour la première et la dernière fois,
Pourrai-je supporter qu'à cette aimable vue
La honte avant le fer cruellement me tue ?

CLYTEMNESTRE

Ma fille, écoute-moi : refoule dans ton cœur
Ce fier emportement de ta belle pudeur.
Songe quels maux le ciel en ce moment nous trame.

SCÈNE II

LES MÊMES, ACHILLE

ACHILLE

Noble reine d'Argos, ô malheureuse femme !

Tu dis vrai.

CLYTEMNESTRE

ACHILLE

Les soldats assemblés sur le port
Près des vaisseaux oisifs poussent des cris de mort.

CLYTEMNESTRE

Tes paroles me sont un sinistre présage.
Quels cris, dis-moi ?

ACHILLE

Faut-il le taire davantage ?
Non, malheureuse, apprends, sans plus dissimuler,
Qu'ils demandent ta fille afin de l'immoler.

CLYTEMNESTRE

Cruel Agamemnon, notre destin s'achève;
Contre un crime odieux personne ne se lève.

ACHILLE

Reine, je l'ai promis, je veux vous protéger :

Partout, sans épargner menaces ni prières,
Je cours, plus d'une fois je fus presque en danger...

CLYTEMNESTRE

En danger ? et comment ?

ACHILLE

De périr sous les pierres.

CLYTEMNESTRE

Qui donc des Grecs se montre assez audacieux
Pour affronter Achille, issu du sang des dieux ?

ACHILLE

Ceux qui vinrent suivant ton époux et son frère,
Les Thébains, engendrés des enfants de la Terre,
Les compagnons d'Ajax, tous, la plupart des miens :
Ils osent m'appeler esclave des liens
Du mariage.

CLYTEMNESTRE

O peste, ô multitude ingrate !
Mais si je brave enfin leur fureur scélérate,

Si je garde ma fille et ne la livre pas,
Achille, viendront-ils l'arracher de mes bras ?

ACHILLE

Pour entraîner ta fille et presser son supplice,
Ils viendront en grand nombre et conduits par Ulysse.

CLYTEMNESTRE

Ce fourbe, rejeton de Sisyphe ?

ACHILLE

Vraiment,
Lui-même,

CLYTEMNESTRE

O perfidie ! indigne égarement !
O misérable cœur ! se peut-il qu'il consente
A se souiller du sang d'une vierge innocente ?

ACHILLE

Je veux l'en empêcher.

CLYTEMNESTRE

A quoi bon y songer ?
Ma fille, je la perds, on va me l'égorger.

ACHILLE

Non, je la défendrai.

CLYTEMNESTRE

Seul contre tous ?

ACHILLE, montrant les soldats de son escorte.

Près d'elle,
Reine, je placerai cette garde fidèle.

CLYTEMNESTRE

Un favorable dieu puisse te seconder !

ACHILLE

Entre les Grecs et vous mon bras va décider.

IPHIGÉNIE

Une plus haute voix et me parle et m'appelle,
Et je dépouille enfin ma faiblesse mortelle.
Pourquoi te plaindre en vain et contre ton époux
Aigrir ainsi ton cœur, ma mère ? Devons-nous,
En insultant aux dieux qui marquent nos journées,
Prétendre à détourner le cours des destinées ?
Non, mais craignons plutôt qu'aggravant notre sort
D'autres malheurs plus grands ne précèdent ma mort.
Faut-il que ce héros, en mutinant l'armée,
Aille risquer sa vie avec sa renommée ?
Par ma seule vertu la Grèce en ce moment
De Pâris et de Troie obtient le châtement.
Sur l'autel d'Artémis généreuse victime,
Ma mère, de ta sœur je rachète le crime.
Je soulève les flots, les vents me sont soumis ;
J'honore mes parents, je perds nos ennemis.
Et tu veux que j'hésite et que je sois avare
De mes jours, que je dois aux ombres du Ténare ?
Pardonne, qu'ai-je dit ? Non, non, tu ne veux pas
Que je cesse d'aimer mon illustre trépas.
Certes, je tiens de toi cette ardeur qui m'enflamme.
Reine d'Argos, ma mère, oui, je connais ton âme :
Ce que de notre rang peut exiger l'honneur,
Tu ne le cèdes pas au plus tendre bonheur.

Tu ne souffriras point que mon père revienne
Parjure à son serment dans l'antique Mycène.
A l'esclave doit-il, l'homme libre, obéir,
Et Pâris pourra donc de son crime jouir
Sans que nous effacions la honte de l'outrage ?
Ces milliers de soldats, ces chefs au grand courage,
Volant de toutes parts pour venger leur pays,
La fille de leur roi les aura donc trahis ?
Va-t-elle fatiguer, inutile, la rame,
Les bras des matelots à cause d'une femme ?
Lorsque Artémis ordonne, ai-je la liberté
De refuser ma vie à la divinité ?
Venez, conduisez-moi, devant toute la Grèce,
Sur le terrible autel de la fière déesse.
Venez, immolez-moi : je verrai sans horreur
Se lever le couteau du sacrificateur.
Qu'on répande mon sang; la terre de Phrygie
De ce sang virginal sera bientôt rougie;
Et partout l'on verra nos guerriers triomphants.
Ce sera mon hymen, mon époux, mes enfants.

LE CHŒUR

Que ton âme est bien née,
Fille d'Agamemnon, tu n'as pas mérité
Ta fausse destinée,
Et qu'Artémis pour toi montre de cruauté !

ACHILLE

O sang de tant de rois, ô généreuse fille,
La Grèce est fortunée en possédant ton cœur.
Si les dieux t'avaient fait entrer dans ma famille,
J'en aurais le présent du plus rare bonheur.
Par cette modestie et ce noble langage,
Tes traits déjà si beaux séduisent davantage.
Ah ! si tu fléchissais ce grand courage entier,
Ah ! si je te sauvais du sort qui te menace,
Dans l'antique Larisse où commande ma race,
Je voudrais te conduire épouse en mon foyer.
Songe, songes-y bien, princesse, et considère
Que même au plus vaillant la mort paraît amère.

IPHIGÉNIE

Si ton zèle m'est doux et s'il plaît à mon cœur,
En ferai-je l'objet d'un espoir sans honneur ?
Non, laissez-moi mourir : en ce moment extrême,
Sans présumer de moi j'ai jugé par moi-même.
Intrépide héros, je sais ce que tu peux ;
Mais, ne me servant pas, tu me serviras mieux.
Et puisque ainsi les dieux ordonnent de ma vie,
D'une si belle mort ne m'ôte point l'envie.

ACHILLE

Comment celer encor la juste vérité ?
Ta résolution enfin m'a surmonté.
Princesse, en cet instant, dans un transport superbe,
Tout ton être a frémi comme à la brise l'herbe.
Mais je saurai veiller jusqu'au bout sur ton sort,
Toujours prêt d'écarter de toi la triste mort.
Heureuse, pour ton père et pour toute la Grèce,
Certes, tu veux laisser moissonner ta jeunesse.
Tu pourrais cependant, sans même démentir
Ta native fierté, soudain t'en repentir,
Quand le glaive luira près de ta gorge nue.
Ainsi, je vais au temple attendre ta venue.

(Il sort.)

SCÈNE III

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, LE VIEILLARD
ORESTE, LE CHŒUR

IPHIGÉNIE

O ma mère, pourquoi ce silence et ces pleurs ?

CLYTEMNESTRE

En répandrai-je assez pour plaindre mes malheurs ?

IPHIGÉNIE

Que ton cœur généreux surmonte sa tendresse :
Ne me fais pas tomber encor dans la faiblesse.
Écoute-moi plutôt et cède à mon désir.

CLYTEMNESTRE

Parle : crains-tu de moi, ma fille, un déplaisir ?

IPHIGÉNIE

Eh bien, ne coupe pas les boucles de ta tête
Et garde sur ton corps tes vêtements de fête.

CLYTEMNESTRE

Hélas ! quand je te perds ?

IPHIGÉNIE

Tu ne me perdras pas :
Je te rends glorieuse et j'échappe au trépas.

Mourrai-je, quand mon sang, ruisselant sous le glaive,
En féconde moisson pour mon pays s'élève ?
Est-ce donc reposer sous un commun tombeau
Que d'avoir pour ma cendre un monument si beau ?
Car c'est le tertre saint, l'autel de la déesse
Honneur de l'Ortygie, Artémis chasseresse.

CLYTEMNESTRE

O vertu sans égale, ô nouvel argument
A mes cris, à mes pleurs, à mon cruel tourment !...
Que dirai-je à tes sœurs ?

IPHIGÉNIE

Va, dis-leur d'être heureuses ;
Et quant à cet enfant, Oreste que voici,
Qu'il croisse en homme libre et dans un fier souci,
Afin qu'il porte un jour ses armes valeureuses.

CLYTEMNESTRE

Ah ! prends-le dans tes bras, vous ne vous verrez plus.

IPHIGÉNIE

Mon frère...

CLYTEMNESTRE

Coulez donc mes pleurs, pleurs superflus !...
Que dois-je faire encor, de retour dans Mycène ?

IPHIGÉNIE

Regarde ton époux sans colère ni haine.

CLYTEMNESTRE

Quoi ! ce père inhumain, ce perfide odieux ?

IPHIGÉNIE

Il sauve la patrie et se soumet aux dieux ;
Longtemps à m'épargner il s'obstina sans doute.
Mais moi, l'ambition qui me transportait toute
Languit-elle déjà ? La verra-t-on céder ?
Non, avec plus d'ardeur je l'avais poursuivie...
Que ce vieux serviteur me mène sans tarder
A l'autel où m'attend et la mort et la vie.

CLYTEMNESTRE

O mon enfant, tu pars !

IPHIGÉNIE

Ma mère, pour jamais.

CLYTEMNESTRE

Tu me quittes, hélas !

IPHIGÉNIE

Et tout ce que j'aimais.

CLYTEMNESTRE

Ne m'abandonne pas.

IPHIGÉNIE

Par des larmes sans gloire,
Crains de mon beau dessein d'obscurcir la mémoire.

(On emmène Clytemnestre.)

SCÈNE IV

IPHIGÉNIE, LE VIEILLARD, LE CHŒUR

IPHIGÉNIE, au Chœur.

Et vous, femmes, quittant le deuil et les regrets,
Vous ferez retentir des chants qui seront dignes
D'Artémis au grand cœur qui lance au loin ses traits
Et parcourt sur un char Claros féconde en vignes.

Où sont les vases d'or et les libations ?
Que la flamme à l'autel consume les offrandes !
O rapide Artémis, qui règues sur les monts,
Je donne sans trembler le sang que tu demandes.

Voici ma chevelure et mon front virginal,
Venez, couronnez-moi de fleurs et de feuillage.
Jeunes femmes, frappez le sol d'un pas égal
En célébrant ma mort comme un heureux présage.

Je triomphe de Troie et fais tomber à bas
Sa forte citadelle et sa muraille antique,
Et pour fixer enfin la chance des combats,
J'efface de mon sang l'oracle prophétique.

O retraites d'Aulis, ô bords, golfe profond,
Je vous devrai la gloire. Argos, ô ma patrie,
Pour un illustre exemple et ce destin, qui sont
Présents des immortels, Argos, tu m'as nourrie.

LE CHŒUR

Tes malheurs éclatants
Sur l'aile de la gloire, ô vierge à l'âme fière,
Devanceront le temps.

IPHIGÉNIE

O Zeus ! Flambeau du jour, ô splendeur coutumière !
Mon destin me réclame : adieu, belle lumière !

(Elle sort, conduite par le vieillard.)

SCÈNE V

LE CHŒUR

UNE CHOREUTE

Devant les rois muets et le peuple étonné
S'approche de l'autel, dans la sainte prairie,
Avec un cœur content et le front couronné,
Celle qui va mourir pour venger sa patrie.

UNE AUTRE

Celle qui va mourir, offrande à son pays,
A reçu, pour parer sa beauté virginale,
Des plus charmantes fleurs les nœuds épanouis,
Et la main de son père a versé l'eau lustrale.

UNE AUTRE

O vierge, gloire à toi, qui marches sans trembler !
Artémis cessera de nous être opposée,

Quand le prêtre aura fait sous le fer ruisseler
Des veines de ton corps la sanglante rosée.

UNE AUTRE

O toi qui, sans pleurer ton âge florissant,
Sur le terrible autel, d'un pied ferme, t'avances,
Pour abattre Ilioupolis, les gouttes de ton sang,
Noble vierge, seront plus fortes que les lances.

UNE AUTRE

Gloire à toi, gloire à toi, fille d'Agamemnon !

UNE AUTRE

Ta mort va t'acquérir un éternel renom.

LE CHŒUR

Fille de Zeus, déesse
Qui marches dans la nuit,
Que sur les monts sans cesse
Le meurtre réjouit;
Divine souveraine

Des retraites d'Aulis,
Je te salue, ô Reine,
Artémis, Artémis !

Vénérable, virile,
Sœur d'Apollon archer
Enfanté dans une île
A l'ombre d'un palmier,
Je t'invoque et t'implore
Autant qu'il est permis,
Et te salue encore,
Artémis, Artémis !

UNE CHOREUTE

Je vois des boucliers au grand soleil reluire.

UNE AUTRE

Je vois de clairs rameaux bercés par le zéphire.

UNE AUTRE

Dans l'air et sur la mer, quelle éclatante paix !

UNE AUTRE

La nature sourit aux malheurs, aux forfaits.

UNE AUTRE

Autour du temple règne un silence terrible !

UNE AUTRE

Entends cette clameur encore plus horrible.

UNE AUTRE

C'en est fait.

UNE AUTRE

O destin funeste et glorieux !

UNE AUTRE

Oracle inexorable !

UNE AUTRE

O père furieux !

UNE AUTRE

De la vierge d'Argos s'achève le martyre.

UNE AUTRE

A présent, sur l'autel, Iphigénie expire.

LE CHŒUR

Renonce à ta fureur,
Viens, et sois-nous propice;
Le sang du sacrifice
A réjoui ton cœur;
Déesse redoutable,
Guerrière à l'arc d'argent,
Viens, sois-nous à présent
Protectrice équitable.
Laisse les vents souffler
Et qu'ils courent enfler
Nos voiles avec joie
Sur la route de Troie.
Contre les ennemis
Accorde la victoire
A nos rois, et la gloire,
Artémis, Artémis.

SCÈNE IV

LE VIEILLARD, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR

LE VIEILLARD

O fille de Tyndare, ô maîtresse chérie.
Hâte-toi d'écouter ce qu'il faut que je die.

CLYTEMNESTRE, sortant du palais.

J'accours toute tremblante et pleine de terreur,
Car je crains d'ajouter encore à mon malheur.

LE VIEILLARD

Apaise ton tourment : ce que je vais t'apprendre,
Sans doute tu seras heureuse de l'entendre.

CLYTEMNESTRE

Va, ne diffère plus et parle sans tarder.

LE VIEILLARD

Si mon esprit chétif, que vient d'intimider
Du céleste pouvoir le certain témoignage,
Reine, ne trouble pas l'ordre de mon langage,
En reprenant les faits à leur commencement,
J'en ferai le récit digne d'étonnement.
Donc, nous sommes venus, ta fille et moi son guide,
Dans les bois remplis d'ombre et sur les prés en fleurs
Où la fière déesse à son culte préside.
Agamemnon nous voit, et, pour cacher ses pleurs,
Dans un gémissement il détourne la tête.
Mais ta fille, avançant, lui dit : « Me voici prête,
Je l'ai bien résolu ; sans regret, sans émoi,
Je veux donner mes jours pour la Grèce et pour toi.
Sèche, sèche ces pleurs dans tes yeux, ô mon père !
J'approche de l'autel, victime volontaire.
Va couvrir d'un laurier ton sceptre fortuné
Et reviens sur les bords où ton aïeul est né.
Sans que personne ici me fasse violence,
Je tends au fer mon cou, d'un cœur ferme, en silence. »
Alors, tous, à ces mots, admirent la valeur,
O Reine, de ta fille et plaignent ton malheur.
Du prophète Calchas la figure assombrie
Domine l'assemblée, il se recueille, il prie.
Puis il place le glaive aux tranchants acérés

Dans la corbeille d'or entre les grains sacrés,
Et couronne le front de la vierge immobile.
L'arbitre des combats, le magnanime Achille,
Dont le dessein hardi cède à la volonté
Extrême de ta fille, a sur l'autel porté
L'eau lustrale, et la verse, et s'écrie : « O déesse,
Fille de Zeus, retentissante chasseresse,
Qui le fauve aux abois perces d'un trait volant,
Qui roules dans la nuit ton disque étincelant,
Reçois avec faveur, Artémis redoutable,
Ce pur sang d'une vierge et sois-nous secourable ! »
Il dit, et tout autour, muets, en rangs pressés,
Les chefs et les soldats tiennent leurs yeux baissés.
Le prêtre va saisir par le pommeau le glaive;
Pour frapper sûrement déjà son bras se lève.
Cruelle attente, hélas ! ce bras levé, chacun
Le fixait malgré lui dans un effroi commun.
Enfin le bruit du coup résonne à notre oreille.
Mais, ô divin prodige, incroyable merveille !
Comment et dans quel lieu s'en fut-il retiré,
Le beau corps virginal que nous avons pleuré ?
Une biche était là, sur l'autel étendue,
Énorme de sa taille, agréable à la vue ;
Ses membres palpitaient encore et de son flanc
Avec profusion coulait un flot sanglant.
De la foule à l'instant monte une clameur grande ;
Mais le devin, debout, de se taire commande :

« Chefs alliés, dit-il, soldats et nautoniers,
D'un courroux immortel sur ces bords prisonniers,
Voyez comme Artémis, sans vouloir davantage,
Sans se souiller en vain d'un sang trop généreux,
Immole sur l'autel cette biche sauvage;
La déesse Artémis vient d'exaucer nos vœux.
Courez tous aux vaisseaux et saisissez la rame :
Le ciel accorde enfin la perte de Pergame.
Dans les golfes d'Aulis trop longtemps retenus,
Aujourd'hui nous fendons les vastes flots chenus. »
Ainsi parla Calchas. Par cet heureux miracle,
Les dieux ont racheté leur détestable oracle.
Je quitte Agamemnon, je viens te faire part,
Noble reine d'Argos, de son prochain départ
Et t'apprendre comment ta fille bien-aimée
Obtient un beau destin avec la renommée.
Ma bouche est véridique et j'ai mis tout mon soin
A rapporter ces faits dont je parle en témoin.
Certes, ta fille vit parmi les dieux. O Reine,
Pardonne à ton époux et modère ta peine.

(Clytemnestre demeure anxieuse.)

LE CHŒUR

Vers la terre est tourné, Reine, ton front pesant,
Hélas ! et dans ton âme

Combattue à l'excès, la cendre est à présent,
Et bientôt, c'est la flamme.

Est-ce-un solide bien, ce que tu viens d'ouïr ?
N'est-ce qu'une ombre feinte ?
Du sort de ton enfant vas-tu te réjouir
Ou redoubler ta plainte ?

Rappelle, ô cœur meurtri, ton sourire exilé !
Il faut que l'homme sache
Que, malgré la raison, sous le ciel étoilé,
Plus d'un secret se cache.

CLYTEMNESTRE

De quel nom t'appeler, ma fille, en ce moment ?
Afin de commencer une nouvelle vie,
Serait-ce vrai, ma fille, un dieu t'a donc ravie ?
Ou par ce faux discours, d'un vain contentement
Abuse-t-on ma peine et mon cruel tourment ?

LE VIEILLARD

Voici le roi qui vient. Il dira que mon zèle
A rapporté les faits dans un récit fidèle.

SCÈNE VII

LES MÊMES, AGAMEMNON

AGAMEMNON

Rendons grâces, ô femme, à la divinité,
D'être venue en aide à tant d'adversité :
Parmi les Immortels séjourne Iphigénie.
Que la crainte à jamais de nos cœurs soit bannie !
De ta suite escortée, avec ton jeune fils,
Regagne ton foyer, quittant les bords d'Aulis.
L'armée est toute prête à naviguer vers Troie
Et le ciel plus clément nous en ouvre la voie.
Le temps de mon retour sera long à venir ;
Puisse un sort favorable enfin nous réunir !

NOTE SUR LA MISE EN SCÈNE

Les chants du Chœur peuvent être à volonté partagés entre deux, trois ou plusieurs choreutes.

Dans les théâtres où l'on ne pourra faire venir un char sur la scène, le début de la scène II du deuxième acte est à modifier ainsi qu'il suit :

CLYTEMNESTRE entre accompagnée d'Iphigénie.

Cet accueil bienveillant, cet aimable langage
Dont vous nous saluez nous sont un bon présage.
Oui, je l'espère ainsi, car tout, en ce moment,
Ce qui frappe mes yeux et mon contentement,
Me dit que la fortune, à nous plaire empressée,
Appelle dans Aulis la jeune fiancée.

(Aux femmes de sa suite.)

Vous qui m'avez suivie en cette occasion
Loin d'Argos, sur ces bords avec précaution,
Faites sortir du char les présents qu'à ma fille
Donne pour son hymen son heureuse famille.

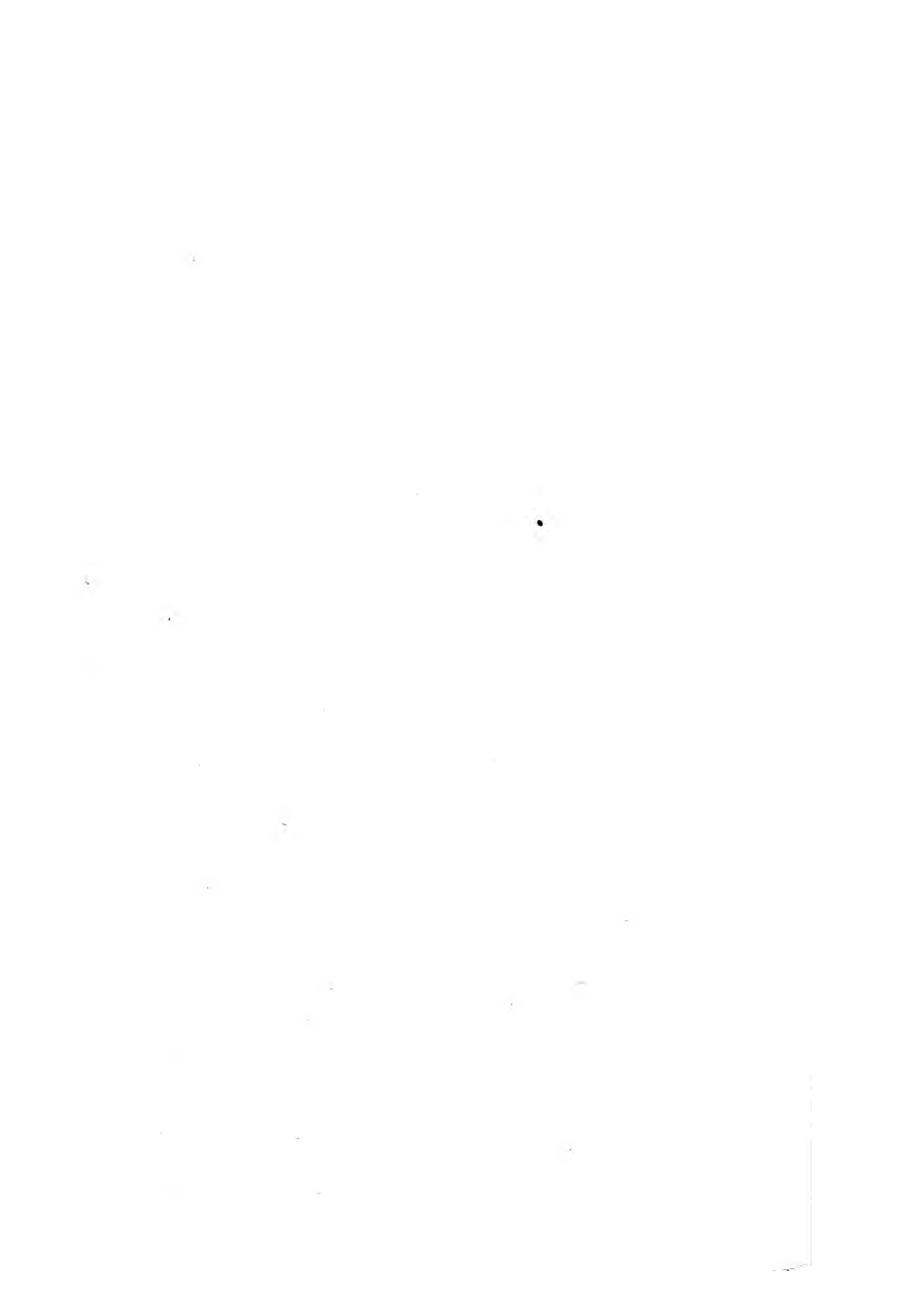
(S'adressant à la cantonade.)

Rassurez les chevaux, vous tenant devant eux :
Ils sont jeunes encore et bien vite ombrageux.

(On apporte sur la scène le petit
Oreste, que Clytemnestre prend
dans ses bras.)

O fils d'Agamemnon, eh quoi ! tu dors ? Écoute...
Etc.

TABLE DES MATIÈRES



LES STANCES

I. — TABLE DES LIVRES

PREMIER LIVRE

I. Le grain de blé nourrit.....	9
II. Mélancolique mer que je ne connais pas.....	10
III. Eh quoi ! peut-être aussi.....	11
IV. Je songe à ce village.....	12
V. Tu crains de confesser tes imperfections.....	13
VI. Tantôt semblable à l'onde.....	14
VII. O mon esprit en feu.....	15
VIII. Les roses que j'aimais.....	16
IX. Calliope, Érato, filles de Jupiter.....	17
X. J'ai choisi cette rose.....	18
XI. Ne dites pas : la vie est un joyeux festin.....	19
XII. Les morts m'écoutent seuls.....	20
XIII. Rompant soudain le deuil.....	21
XIV. Ce que ma fantaisie a ce soir entrepris.....	22
XV. Paris, je te ressemble.....	23
XVI. Je songe aux ciels marins.....	24
XVII. Adieu, la vapeur siffle, on active le feu.....	25

DEUXIÈME LIVRE

I. Au temps de ma jeunesse.....	29
II. Il est doux d'écouter le roseau qui soupire.....	30
III. Toi qui prends en pitié.....	31

IV. Je viens de mal parler de toi, rose superbe.....	32
V. Ce n'est pas vers l'azur.....	33
VI. Chênes mystérieux, forêt de la Grésigne.....	34
VII. Quand pourrai-je, quittant tous les soins.....	35
VIII. Les branches en arceaux.....	36
IX. O ciel aérien inondé de lumière.....	37
X. Céphise, fier torrent.....	38
XI. De ce tardif avril, rameaux.....	39
XII. Avril sourit.....	40
XIII. Donc, vous allez fleurir.....	41
XIV. Palinure au grand cœur.....	42
XV. Esprit astucieux, adorable puissance.....	43
XVI. Eau printanière, pluie harmonieuse.....	44
XVII. Lierre, que tu revêts de grâce.....	45
XVIII. Nuages qu'un beau jour à présent.....	46
XIX. Beaux présents que la Muse.....	47
XX. Muse, comment sais-tu.....	48
XXI. O ma lyre, cessons.....	49

TROISIÈME LIVRE

I. Été, tous les plaisirs.....	53
II. Je songe, chaque fois.....	55
III. Me voici seul.....	56
IV. L'éclair illuminait la nuit.....	57
V. Je vous revois toujours, immobiles cyprès.....	58
VI. Relève-toi, mon âme, et redeviens la cible.....	59
VII. Qu'importe à la rose superbe.....	61
VIII. Ah! fuyez à présent.....	62
IX. Grands bois, je vous verrai brillants.....	63
X. Belle lune d'argent.....	64
XI. Dans le jeune et frais cimetière.....	65
XII. O toi qui sur mes jours de tristesse.....	66
XIII. Je me compare aux morts.....	67
XIV. Sur la plaine sans fin.....	68

QUATRIÈME LIVRE

I. Le coq chante là-bas.....	71
II. Tu me la dois, enfin, cette faveur, ô Parque.....	72

III. Hymette, mont sacré, divinité vivante.....	73
IV. Sunium, Sunium, sublime promontoire.....	75
V. Roses, en bracelet.....	76
VI. En dépit de mes maux.....	77
VII. Compagne de l'éther, indolente fumée.....	78
VIII. Tu souffres tous les maux.....	79
IX. Coupez le myrte blanc.....	80
X. O monts justement fiers.....	81
XI. En cet après-midi si lourd.....	82
XII. Moi qui porte Apollon.....	83
XIII. Je te sens sur mes yeux, lune.....	84
XIV. Lorsque le pâle jour fuit.....	85
XV. Que je suis las de toi, Paris.....	86
XVI. J'écoute sur ma lèvre, ô voix cyrénéenne.....	87
XVII. La coupe de douleur où je me désaltère.....	88

CINQUIÈME LIVRE

I. Le trésor du verger et le jardin en fête.....	91
II. Dans le ciel est dressé le chêne séculaire.....	92
III. Pendant que l'homme court à sa tâche.....	93
IV. Encor sur le pavé sonne mon pas.....	94
V. Lieux, où mes lentes nuits.....	95
VI. Me faudra-t-il l'horreur.....	96
VII. Pendant que je médite.....	97
VIII. Belle, vivant tes jours.....	98
IX. Je ne regrette rien.....	99
X. Puisque ainsi je m'emporte.....	100
XI. Bien qu'ainsi tu te couronnes.....	101
XII. Quand je viendrai m'asseoir dans le vent.....	102

SIXIÈME LIVRE

I. Belle source, je veux me rappeler.....	105
II. Solitaire et pensif, j'irai sur les chemins.....	106
III. Aux rayons du couchant.....	107
IV. La lune sur le sol découpe la figure.....	108
V. Je vous entends glisser.....	109
VI. Au milieu du jardin.....	111
VII. Ce canal qu'à cette heure.....	112

VIII. L'insidieuse nuit m'a grisé.....	113
IX. L'aube qui doucement se lève sur la ville.....	114
X. Va-t-on songer à l'automne.....	115
XI. Quand reviendra l'automne.....	117
XII. Hélas ! cœur trop humain.....	118

SEPTIÈME LIVRE

I. Dépouille de l'allée.....	121
II. La rose du Jardin.....	122
III. Lorsque se lamentant.....	123
IV. J'allais dans la campagne.....	124
V. Voici donc une fois encore.....	125
VI. Tout l'esprit d'Apollon.....	126
VII. J'ai revu le jardin.....	127
VIII. Le jour à son déclin.....	128
IX. Quand de la tragique vie.....	129
X. Aujourd'hui ma pensée erre.....	130
XI. Mon cœur n'est plus le rameau tendre.....	131
XII. Par ce soir pluvieux.....	132

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE

Adieu, la vapeur siffle, on active le feu.....	25
Ah ! fuyez à présent.....	62
Aujourd'hui ma pensée erre.....	130
Au milieu du jardin.....	111
Au temps de ma jeunesse.....	29
Aux rayons du couchant.....	107
Avril sourit.....	40
Beaux présents que la Muse.....	47
Belle lune d'argent.....	64
Belle source, je veux me rappeler.....	105
Belle, vivant tes jours.....	98
Bien qu'ainsi tu te couronnes.....	101
Calliope, Érato, filles de Jupiter.....	17

Ce canal qu'à cette heure.....	112
Ce n'est pas vers l'azur.....	33
Ce que ma fantaisie a ce soir entrepris.....	22
Céphise, fier torrent.....	38
Chênes mystérieux, forêt de la Grésigne.....	34
Compagne de l'éther, indolente fumée.....	78
Coupez le myrte blanc.....	80
Dans le ciel est dressé le chêne séculaire.....	92
Dans le jeune et frais cimetière.....	65
De ce tardif avril, rameaux.....	39
Dépouille de l'allée.....	121
Donc, vous allez fleurir.....	41
Eau printanière, pluie harmonieuse.....	44
Eh quoi ! peut-être aussi.....	11
En cet après-midi si lourd.....	82
En dépit de mes maux.....	77
Encor sur le pavé sonne mon pas.....	94
Esprit astucieux, adorable puissance.....	43
Été, tous les plaisirs.....	53
Grands bois, je vous verrai brillants.....	63
Hélas ! cœur trop humain.....	118
Hymette, mont sacré, divinité vivante.....	73
Il est doux d'écouter le roseaux qui soupire.....	30
J'ai choisi cette rose.....	18
J'ai revu le jardin.....	127
J'allais dans la campagne.....	124
J'écoute sur ma lèvre, ô voix cyrénéenne.....	87
Je me compare aux morts.....	67
Je ne regrette rien.....	99
Je songe à ce village.....	12
Je songe aux ciels marins.....	24
Je songe, chaque fois.....	55
Je te sens sur mes yeux, lune.....	84
Je viens de mal parler de toi, rose superbe.....	32

Je vous entends glisser.....	109
Je vous revois toujours, immobiles cyprès.....	58
L'aube qui doucement se lève sur la ville.....	114
L'éclair illuminait la nuit.....	57
L'insidieuse nuit m'a grisé.....	113
La coupe de douleur où je me désaltère.....	88
La lune sur le sol découpe la figure.....	108
La rose du jardin.....	122
Le coq chante là-bas.....	71
Le grain de blé nourrit.....	9
Le jour à son déclin.....	128
Le trésor du verger et le jardin en fête.....	91
Les branches en arceaux.....	36
Les morts m'écoutent seuls.....	20
Les roses que j'aimais.....	16
Lierre, que tu revêts de grâce.....	45
Lieux où mes lentes nuits.....	95
Lorsque le pâle jour fuit.....	85
Lorsque se lamentant.....	123
Me faudra-t-il l'horreur.....	96
Me voici seul enfin.....	56
Mélancolique mer que je ne connais pas.....	10
Moi qui porte Apollon.....	83
Mon cœur n'est plus le rameau tendre.....	131
Muse, comment sais-tu.....	48
Ne dites pas : la vie est un joyeux festin.....	19
Nuages qu'un beau jour à présent.....	46
O ciel aérien inondé de lumière.....	37
O ma lyre, cessons.....	49
O mon esprit en feu.....	15
O monts justement fiers.....	81
O toi qui sur mes jours de tristesse.....	66
Palinure au grand cœur.....	42
Par ce soir pluvieux.....	132
Paris, je te ressemble.....	23

Pendant que je médite.....	97
Pendant que l'homme court à sa tâche.....	93
Puisque ainsi je m'emporte.....	100
Quand de la tragique vie.....	129
Quand je viendrai m'asseoir dans le vent.....	102
Quand pourrai-je, quittant tous les soins.....	35
Quand reviendra l'automne.....	117
Qu'importe à la rose superbe.....	61
Que je suis las de toi, Paris.....	86
Relève-toi, mon âme, et redeviens la cible.....	59
Rompant soudain le deuil.....	21
Roses, en bracelet.....	76
Solitaire et pensif, j'irai sur les chemins.....	106
Sunium, Sunium, sublime promontoire.....	75
Sur la plaine sans fin.....	68
Tantôt semblable à l'onde.....	14
Toi qui prends en pitié.....	31
Tout l'esprit d'Apollon.....	126
Tu crains de confesser tes imperfections.....	13
Tu me la dois enfin, cette faveur, ô Parque.....	72
Tu souffres tous les maux.....	79
Va-t-on songer à l'Automne.....	115
Voici donc une fois encore.....	125

IPHIGÉNIE

Acte I.....	139
Acte II.....	173
Acte III.....	199
Acte IV.....	223
Acte V.....	243
NOTE SUR LA MISE EN SCÈNE.....	273



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le quinze mai mil neuf cent vingt-six

PAR

FÉLIX LAINÉ

A CHARTRES

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

W.P. 8

76

ŒUVRES

DE

JEAN MORÉAS

H 2

LES STANCES — IPHIGÉNIE



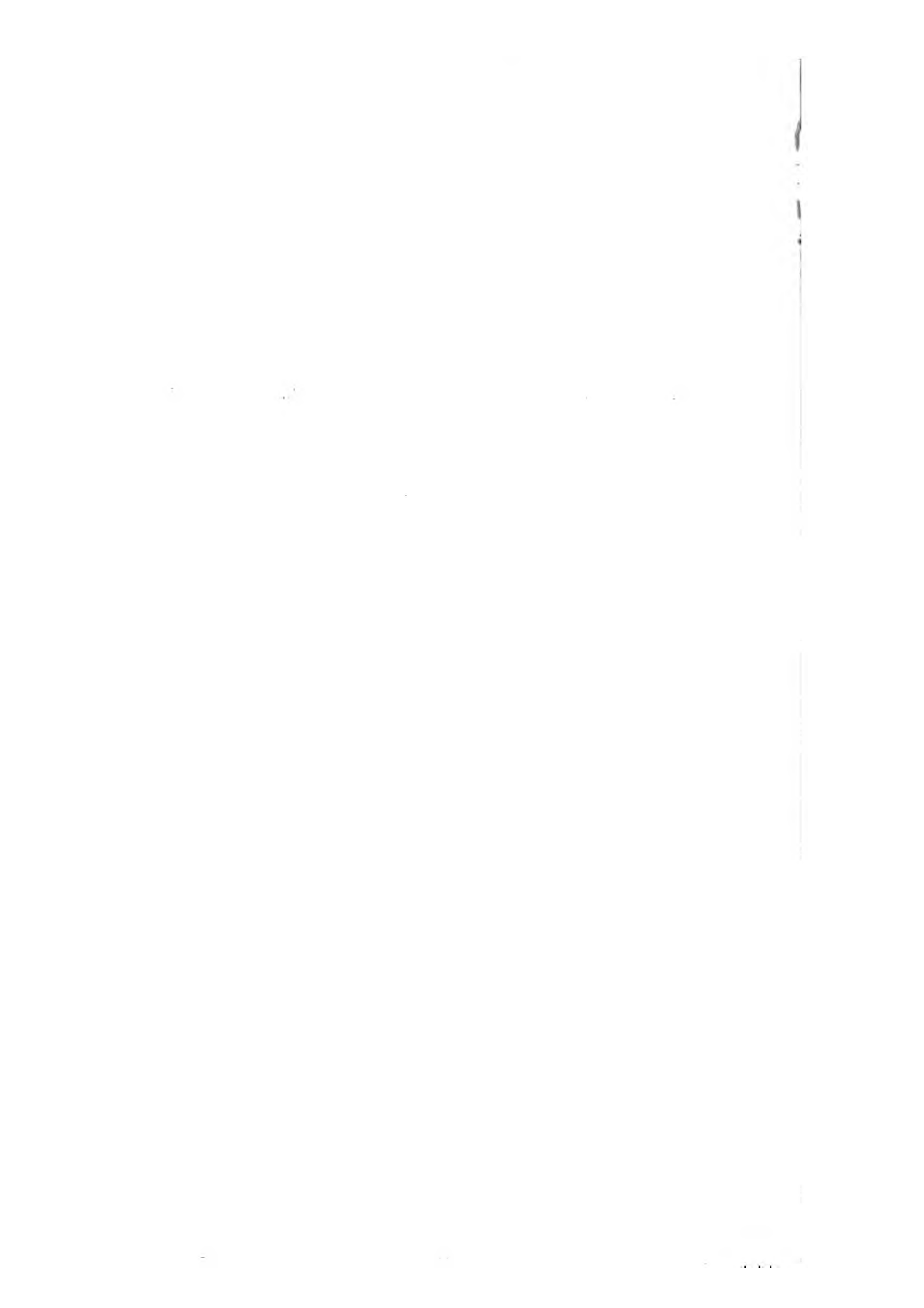
PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVI

NS. 29 a 29





MERCURE

DE

FRANCE

Paraît le 1^{er} et le 15 du mois.

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercur*e de France, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », « domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce

qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercur*e de France paraît en copieux fascicules in-8°, formant dans l'année huit forts volumes d'un maniement aisé. Une Table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercur*e de France donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

**Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande
adressée 26, rue de Condé, Paris-6°**

Chartres. — Imprimerie Félix LAINÉ.

1850



303230038M

**TAYLOR INSTITUTION LIBRARY
OXFORD OX1 3NA**

PLEASE RETURN BY THE LAST DATE STAMPED BELOW

Unless recalled earlier

20 JUL 2001	
--------------------	--



iley Dunn & Wilson Ltd
EXPERT CONSERVATORS & BOOKBINDERS



